

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc.. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>

12X

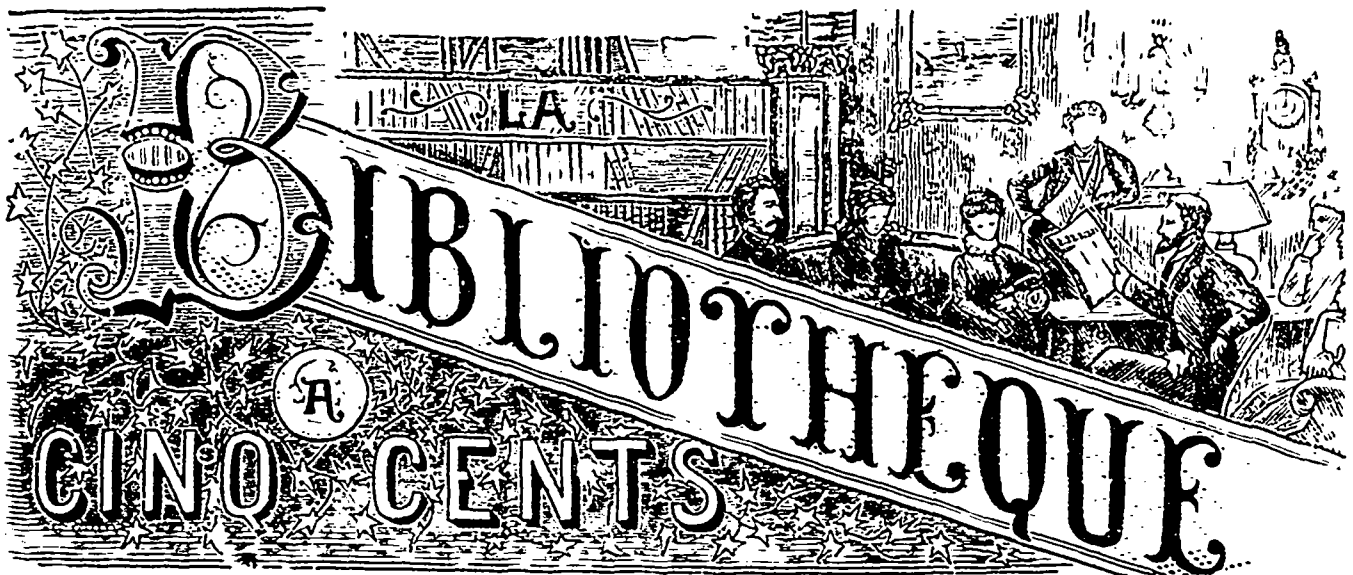
16X

20X

24X

28X

32X



Publiée par POIRIER, ESSLETTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

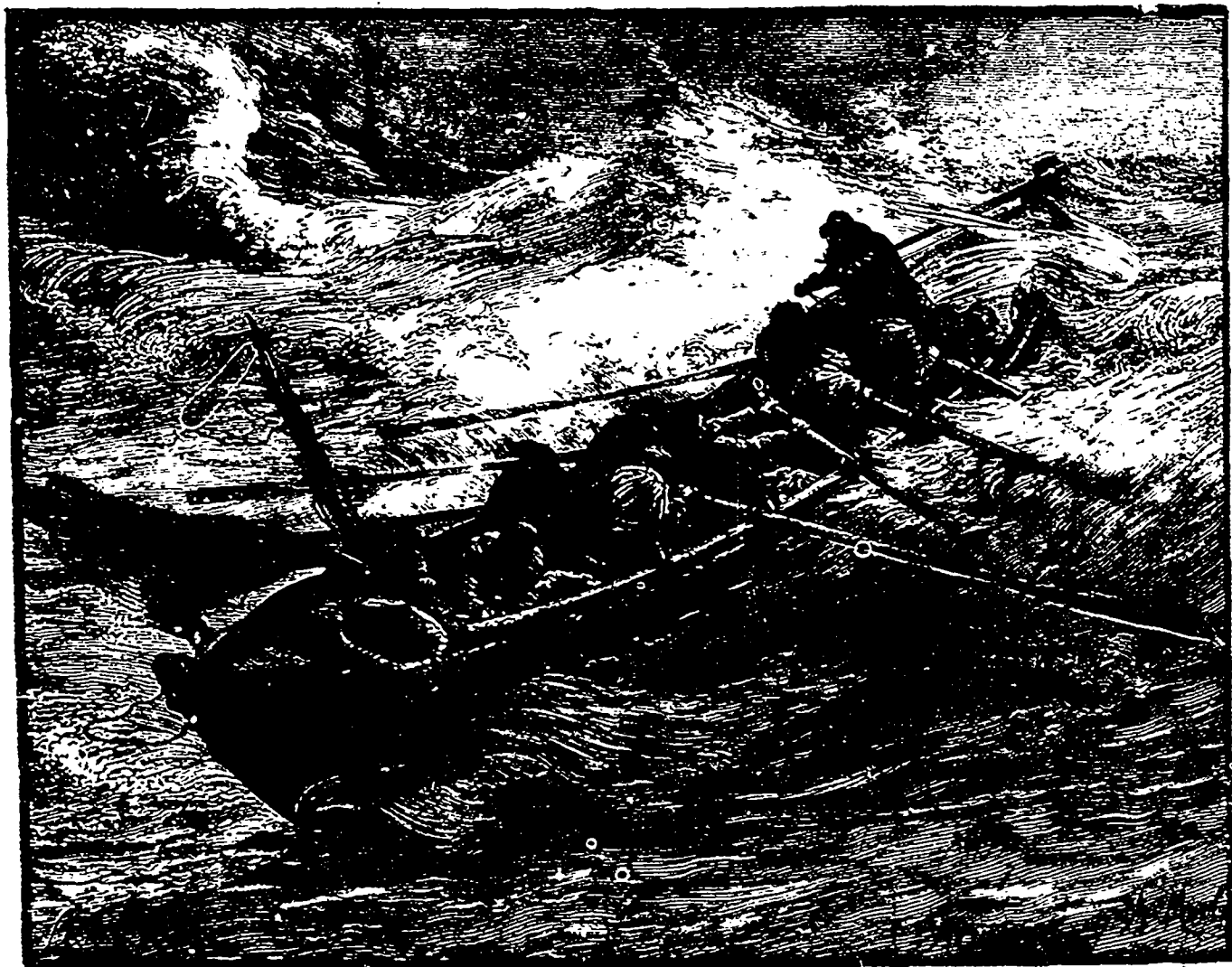
{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 29 SEPTEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 25

TOM SANDONS



Quant à la barque, on dirait qu'elle nage pour gagner la terre ...

TOM SANDONS

(L'épisode qui précède a pour titre LE REVENANT)

I

INTRIGUES

La veille du jour fixé pour le départ, Léopold d'Hercourt était seul dans le petit appartement qu'il occupait, avenue de Vincennes, quand une voiture de remise s'arrêta à sa porte, et son brosseur ne tarda pas à introduire M. de Verville.

Léopold fit quelques pas au devant de son ancien tuteur. Celui-ci, exagérant encore sa rondeur habituelle, lui tendit la main et s'écria :

— Bonjour, Léopold, je suis obligé de venir chez toi, puisque tu ne songes pas à me visiter, malgré tes promesses !

D'Hercourt feignit de ne pas voir le geste amical de Verville, il répliqua, avec embarras, qu'il avait craint d'être importun et s'excusa de nouveau sur les devoirs de son service.

— Eh ! morbleu ! les devoirs de ton service ne t'empêchent pas de courir Paris avec ce vieux moraliste de Colardeau, que sa tournure hétéroclite a fait prendre l'autre jour sur le turf pour un maugnon de province... Mais expliquons nous, que diable ! Vas-tu continuer cette atroce mine, parce que je n'ai pas été content que tu fisses un doigt de cour à ma femme ?

Tout en parlant, Verville s'était assis avec aisance dans un fauteuil qui se trouvait à sa portée.

Si habitué que fût Léopold à la franchise brutale de son ancien tuteur, il demeura stupefait de cette question à brûle-pourpoint. Il répondit enfin avec un renouvellement de malaise :

— Je regrette, monsieur, que, même en plaisantant, vous interprétiez ainsi mon affection respectueuse, mon dévouement loyal pour madame de Verville.

— Bon ! et malgré ton " affection respectueuse, " malgré ton " dévouement loyal, tu as passé là-bas au phare une nuit entière dans sa chambre, au dire des gens du pays.

— Mais les gens du pays ont dû dire aussi que ce fait s'est accompli au milieu de circonstances terribles où l'existence de madame de Verville et la mienne étaient menacées... si bien que, quelques instants plus tard, j'ai reçu un coup qui a failli être mortel !

Verville n'était peut-être pas aussi indifférent qu'il voulait le paraître sur le point en question. Néanmoins, il reprit toujours souriant :

— C'est possible... Je ne suis pas un mari ridicule, et puis, quoique cette pauvre Nathalie ait la tête un peu folle, c'est une honnête femme dans toute l'acception du mot. Je t'avouerai donc que je ne crains pas les écornifleurs pour elle, toi pas plus que les autres, et éprouvât-elle quelque sot caprice, je ne m'en inquiéterais guère.

— Cependant, monsieur, cette malheureuse aventure parait avoir été cause d'une scène affreuse entre elle et vous, vous avez traité durement, dit-on, une dame, digne de tous les égards, vous l'avez releguée dans la solitude à Plouharel, tant dis que vous reveniez seul à Paris...

— Qui t'a conté cela ! Serait-ce elle par hasard ? Echangez-vous donc des lettres à mon insu ?

— Non, non, monsieur, je dois ces renseignements au docteur Colardeau.

— A la bonne heure... Tiens, Léopold, poursuivit Verville avec sa gaieté cynique, je te dirai en confidence que je suis beaucoup moins irrité contre elle que je n'en ai l'air, mais j'avais besoin d'un prétexte pour venir seul à Paris, où les distractions agréables ne me manquent pas... On peut te dire bien des choses, à toi ! La vie de famille, le bonheur conjugal sont souvent très monotones, et, pour mieux les sentir, il est sage de s'y soustraire par intervalles... Je retournerai à cette

chère Nathalie... Quoique légitime épouse, elle est cent fois préférable aux coûteuses créatures que l'on voit ici, et nous finirons par nous raccommoier, je te le promets.

D'Hercourt était devenu successivement rouge et pâle. Il détourna la tête et garda le silence.

M. de Verville ne parut pas soupçonner le trouble du lieutenant. Il allongea les jambes, passa la main dans ses cheveux grisonnants et reprit avec nonchalance :

— A propos, Léopold, où en es-tu avec mon ami lord Arthur Mac-Aulay ? Crois-tu, enfin, qu'il n'y a rien de commun entre lui et cet aventurier dont tu fis la rencontre au phare... Plouharel ?

D'Hercourt recouvra tout à coup sa présence d'esprit, et sentit la nécessité de ne pas révéler ses projets à Verville, qui s'annonçait comme ami du lord.

— J'ai pris des informations, répliqua-t-il, et il a bien fallu avouer mon erreur. Ces Anglais ont tous un même caractère de physionomie qui peut tromper au premier aspect... Mais, de grâce, quelle est la nature de vos relations avec lord Mac-Aulay et comment ont-elles commencé ? Vous ne le connaissez nullement du temps de son père ?

— Il est vrai, et je te l'ai déjà dit, le hasard seul nous a rapprochés à Paris. Je l'ai rencontré " dans le monde où l'on s'amuse, " son nom m'a frappé, et je lui ai parlé de son père. De son côté, il m'a accueilli avec plus d'empressement, plus de cordialité que n'en montrent d'ordinaire ses compatriotes. Nous sommes donc devenus intimes, et comme il est immensément riche, comme il donne d'excellents dîners et met à la disposition de ses amis ses chevaux de main, ses voitures, les relations avec lui me semblent des plus agréables. Son factotum, M. Georges, est aussi un homme très bienveillant, un parfait gentleman. Je passe le temps d'une manière charmante en compagnie de ces messieurs et je supporte avec patience mon isolement.

— Quoique lord Mac-Aulay ne soit pas ce que je supposais, peut-être y aurait-il prudence, monsieur, à ne pas mettre en lui une confiance absolue, non plus qu'en son secrétaire. La dépravation des mœurs de cet Anglais me fait soupçonner.

— Bon ! te voilà moraliste comme ton ami Colardeau ; mais ce qui convient à un vieux provincial ne va guère à un jeune officier. Du reste, mieux que personne, je connais cet excellent lord et je sais de quel prix est son amitié. Ah ! ça, Léopold, est-il bien vrai que tu te disposes à te mettre en voyage ?

Cette question, posée brusquement, causa un léger tressaillement à d'Hercourt.

— A votre tour, comment savez-vous cela ? demanda d'Hercourt, je n'ai parlé à personne...

— Qu'importe si la chose est vraie ?

— Au fait, pourquoi le cacherai-je ?... Oui, monsieur, je partirai demain pour Plouharel avec le docteur Colardeau, qui m'a offert l'hospitalité, dans sa maison.

— Ah ! ah ! tu vas à Plouharel... et tu jugeras sans doute indispensable d'aller voir madame de Verville ?

— Je ne pourrai m'en dispenser, en effet. Pendant votre absence, madame de Verville est sous la protection de sa mère, et tout le monde trouvera naturel...

— C'est bon, je te répète que je ne suis pas un mari ridicule. Mais, morbleu ! Léopold, quella mouche t'a donc piqué ? Plouharel n'est pas une résidence agréable dans cette saison.

— Aussi ne m'y arrêterai-je que peu de temps, pour faire honneur à l'hospitalité du docteur... Je voyagerai dans le pays où m'appellent certaines affaires.

— Tiens, tiens ! et quelles affaires as-tu là-bas, mon garçon ? Tes affaires pourtant ne t'occupent pas beaucoup habituellement et tu as toujours montré pour elles une sorte d'horreur... Voyons, la main sur la conscience, ne s'agirait-il pas encore de ces commérages relatifs à lord Mac-Aulay ?

Léopold était embarrassé par les questions catégoriques de M. de Verville ; un souvenir lui vint tout à coup.

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua-t-il ; n'avez-vous entendu dire, monsieur, que l'avoué Desormes, mon ancien subrogé-tuteur, était à Z***, il y a deux mois ?

Z*** est un port de commerce voisin de Plouharel.

—En effet, dit Verville, j'ai appris... Ce pauvre Desormes n'était pourtant pas très âgé.

—Son successeur, M. Blérot, m'a écrit déjà plusieurs lettres. Il m'annonce qu'il aurait à me faire des communications de haute importance; mais elles sont de telle nature qu'il pourra seulement les faire de vive voix. Aussi me suis-je décidé à me rendre à Plouharel, puis à Z*** afin de savoir ce qu'on me veut.

Verville devint livide.

—Et soupçonnes-tu, balbutia-t-il, ce que peuvent être ces communications ?

—Nullement, les comptes de tutelle m'ont été rendus depuis longtemps. Je ne vois donc pas quelle sorte d'intérêt j'aurais à régler avec l'avoué Desormes et son successeur Blérot, mais je ne peux refuser de me rendre à une invitation très pressante et renouvelée plusieurs fois.

Verville s'était levé et se promenait avec agitation.

—Je n'y comprends rien, disait-il, Desormes se serait-il rendu coupable de quelque coquinerie à ton détriment ? Je l'ai pourtant tenu serré et j'ai rudement épluché ses livres... Tonnerrel voudrait-on me rendre responsable...

Il s'interrompit.

—Bah ! dit-il de son ton léger, puisque tu désires apprendre de quoi il retourne, libre à toi d'aller trouver ce vieux chicaneur de Blérot. Cela ne me regarde plus, les comptes ont été apurés et approuvés, j'ai retiré mon pinglo du jeu... Je vais donc te laisser à tes préparatifs de départ... Adieu... Beaucoup de succès dans tes entreprises et beaucoup de plaisir dans ton voyage !

Malgré sa frivolité apparente, quelque chose de fiévreux et de saccadé trahissait en lui une vive surexcitation intérieure.

Au moment de sortir, il dit encore avec un rire forcé.

—Ah ! ça, c'est entendu, si tu passes par Plouharel, tu iras voir ma femme. Non-seulement je le permets, mais encore je l'ordonne... autant que je peux ordonner à un pupille émancipé tel que toi. Oserais-tu, venant dans le pays, ne pas faire visite à ces dames ? C'est pour le coup que les suppositions marcheraient bon train, que tout le monde me jetterait la pierre, car on s'en prendrait certainement à moi. On ne m'aime déjà pas beaucoup là-bas et on ne se gêne guère pour m'appeler Barbo-Bieue... Ainsi, donc, je te le répète, ne manque pas d'aller voir madame de Verville ou nous nous fâcherons.

Sur cette recommandation particulière, il sortit à pas précipités.

D'Hercourt avait fort bien remarqué l'émotion extraordinaire de son ancien tuteur. Comme il en cherchait la cause, il fut frappé d'un soupçon et courut à une fenêtre donnant sur la rue. De là on apercevait la voiture qui attendait Verville.

Cette voiture, dont les stores étaient soigneusement baissés, semblait contenir une autre personne. M. de Verville, en sortant de la maison, les traits bouleversés, se jeta de l'intérieur, et la portière demeura béante une minute. Un colloque animé parut avoir lieu et sans doute l'intérêt de la conversation empêchait les interlocuteurs d'ordonner le départ. Enfin la portière se referma et quelqu'un se pencha au vasistas pour fournir au cocher les indications d'usage. Dans la personne qui venait de donner l'adresse, Léopold reconnut M. Georges, le secrétaire du lord.

—Je l'avais deviné, murmura-t-il, décidément ce lord Mac-Aulay et son digne confident ne sont pas rassurés à mon égard et ils ont envoyé M. de Verville à la découverte. C'est par eux probablement qu'il a si bien été mis au courant de choses que je croyais secrètes... Quelles intrigues se nouent donc autour de moi ? N'importe, je poursuivrai mon chemin, et ni les menées occultes, ni les oppositions ouvertes, ne m'en détourneront.

II

LE VOYAGE

Le lendemain soir, Léopold d'Hercourt et le docteur Colardeau attendaient, à la gare Montparnasse, le départ du train pour les lignes de Bretagne.

Le jour tombait; les employés n'ayant pas encore jugé à propos d'allumer le gaz, une demi-obscurité régnait dans la salle d'attente. Cette salle, du reste, contenait peu de monde, et la porto ouverte sur la voie annonçait que les voyageurs pouvaient déjà monter dans le train en partance.

Léopold, en petite tenue d'officier d'artillerie, avait pour unique bagage un sac de nuit, posé sur la banquette à son côté. Quant à Colardeau, quoiqu'il eût fait enregistrer au bureau une énorme malle et de nombreux colis, il était entouré de plusieurs paquets qu'il comptait installer dans le wagon. Enveloppe d'un grand manteau de médecin campagnard, son chapeau à larges bords posé par dessus une calotte de velours, il parcourait attentivement le vieil agenda qu'il avait tiré de sa poche, et s'assurait s'il n'avait pas oublié quelque-une des commissions dont sa famille et ses clients l'avaient chargé à l'occasion de son voyage à Paris.

Tandis que le bonhomme était occupé de cette longue récapitulation, Léopold regardait distraitement ce qui se passait autour de lui. Tout à coup il entendit des pas précipités dans le couloir voisin et trois voyageurs, qui semblaient craindre de manquer le départ, entrèrent dans le salon d'attente. Après avoir échangé quelques mots à voix basse, deux d'entre eux se dirigèrent vers la voie, le troisième s'assit sur la banquette en face de Léopold et de Colardeau.

Des deux voyageurs qui venaient de passer, l'un était vêtu d'un caban, richement passementé, dont le capuchon lui couvrait la tête et une partie du visage. L'autre se drapait dans un surtout dont il avait relevé le collet. Bien que la fraîcheur de la soirée justifiait, jusqu'à un certain point, ces précautions contre le froid, on pouvait supposer aussi que les voyageurs cherchaient à se cacher, et soit réalité, soit que l'officier, préoccupé d'une pensée unique, fût dupe de son imagination, il avait cru voir briller sous le capuchon du caban l'œil vif de lord Mac-Aulay, tandis que la tournure et la taille du second voyageur pouvaient appartenir au personnage ambigu qu'on appelait "M. Georges."

D'Hercourt, tout en se reprochant à lui-même ses soupçons, se leva machinalement et s'avança sur la voie à son tour. Il vit les deux voyageurs s'arrêter devant la portière d'un coupé et, après avoir échangé quelques mots avec le chef du train, monter dans la voiture, qui fut fermée aussitôt. Le jeune officier finit par penser qu'il s'était trompé et regagna sa place, sans même que Colardeau se fût aperçu de cette absence momentanée.

Alors Léopold fixa son attention sur le troisième voyageur, assis en face de lui. C'était un grand garçon, d'un blond fade, à la physionomie froide et comme hébété. Il avait un costume courté, où l'élégance était sacrifiée au confortable, un plaid de tartan vert et noir l'enveloppait en partie. Il avait ainsi l'aspect de ces touristes anglais que l'on rencontre dans toutes les parties de l'Europe et sur tous les chemins. Cependant, il sembla encore à d'Hercourt qu'il eût déjà vu cet homme, dans une circonstance récente, mais où et quand ? Voilà ce dont il ne pouvait se souvenir, malgré ses efforts.

Comme il fouillait dans sa mémoire, on appela les voyageurs, il se dirigea vers le train avec les autres personnes restées dans le salon d'attente.

Léopold marchait en avant, et, par un reste de défiance, il voulut tenter une épreuve. Il s'approcha du coupé où il avait vu entrer les deux inconnus, et, portant la main à la portière, il fit mine d'ouvrir. Aussitôt un employé, qui était en faction à quelque distance, dit d'un ton poli mais ferme :

—Ce coupé a été retenu d'avance, monsieur; vous ne pouvez monter.

Toute insistance devenait inutile et Léopold n'insistait pas. Il essaya pourtant de jeter un regard dans la voiture ; les rideaux étaient soigneusement rabattus devant la vitre du vestibule, et, quoique les autres compartiments du wagon fussent éclairés, selon l'usage, celui-ci restait complètement obscur. Sans attacher trop d'importance à ces observations, le lieutenant se résigna à chercher ailleurs une place.

Ce fut seulement trois ou quatre wagons plus loin qu'il trouva ce qu'il pouvait souhaiter, c'est-à-dire un compartiment tout à fait vide. Il se hâta d'y monter et aida Colardeau, embarrassé de ses bagages, à y monter avec lui. Il allait refermer la portière, quand un troisième voyageur se présenta.

Ce voyageur matoué était le touriste au plaid tartan.

On ne pouvait l'vincer, car il y avait encore plusieurs places inoccupées dans le compartiment, et, malgré son air placide, l'inconnu était disposé sans doute à faire valoir son droit. Il s'assit donc à côté des deux amis et s'occupa aussitôt de s'installer commodément, comme ne manque jamais de faire tout bon Anglais en voyage, sans s'inquiéter du bien-être de ses voisins.

Cinq minutes plus tard, le convoi filait à toute vapeur, et le docteur Colardeau, délivré des mille soucis qui l'avaient obsédé au départ, entama la conversation pour se distraire de la monotonie de la route. Il commença une violente diatribe contre ce Paris qu'il venait de quitter, contre les scandales dont il avait été témoin. Les agioteurs et les spéculateurs enrichis qui éblouissent les honnêtes gens de leur faste effréné, les courtisanes du grand ton qu'on appelle "les dames du lac," les pièces honteuses de certains théâtres, le luxe des femmes et jusqu'aux étalages de certains photographes qui, à côté des portraits des plus éminents personnages, exposent aux regards du passant les portraits de prostituées demi-nues, toutes ces hontes, toutes ces infamies, excitaient successivement sa verve, et il répétait par forme de refrain en redressant sa petite taille :

— Cela ne peut pas durer, lieutenant d'Hercourt ; vous verrez que cela ne durera pas !

Léopold laissait le bonhomme exhaler sa bile et ne répondait que par un sourire distrait, évidemment il pensait à autre chose. Néanmoins, quand Colardeau, entraîné par les généralités de la vie parisienne, fit allusion à certains événements connus du lecteur, d'Hercourt le poussa du coude et désigna par un geste imperceptible leur compagnon de voyage.

Celui-ci ne paraissait pourtant pas se soucier le moins du monde de ce que l'on disait. Il avait d'abord essayé de lire un journal, puis il s'était mis à regarder par la portière, enfin il s'était ingénieusement drapé sur ses épaules son plaid de tartan. Quand on rencontrait ses yeux, ils gardaient cette expression vague et atone qui annonce la plus complète indifférence.

Cependant Léopold, voulant avoir le cœur net de certaines idées, profita de la première occasion favorable pour adresser la parole au touriste. L'inconnu se mit à sourire avec une maïserie un peu affectée.

— Aoh ! *English*, répliqua-t-il.

D'Hercourt, comme nous le savons, parlait un peu l'anglais ; il dit donc quelques mots en cette langue au voyageur, qui répondit de la manière la plus laconique, et la conversation, n'ayant sans doute aucun intérêt pour l'un et pour l'autre, tomba bientôt.

— Décidément, dit Colardeau, il a l'air d'un franc imbécile.

L'inconnu ne broncha pas en entendant cette injure, ce qui prouvait qu'il ne l'avait pas comprise.

Le voyage se poursuivit, sans incident remarquable, pendant plusieurs heures. Colardeau s'était assoupi dans un coin, lorsque le train fit halte à une gare où l'on devait stationner quelques instants. Les deux amis descendirent afin de prendre des rafraîchissements au buffet, car ils devaient voyager jusqu'au matin et ne s'étaient pourvu d'aucune provision. En regagnant leur wagon à l'appel du conducteur, ils le trouvèrent vide.

— Bon ! dit Léopold, nous voilà débarrassés de ce maudit Anglais dont les allures me semblent très suspectes.

— Quoi donc ! lieutenant d'Hercourt, cet insignifiant individu peut-il vous inspirer le moindre dédain ?

— Je ne sais, Colardeau, mais je soupçonne toujours...

— Au moment où le train s'écoula, le bruit d'une discussion animée s'éleva à quelque distance. Léopold s'étant penché à la portière pour en connaître la cause, vit le chef du train gourmauder avec colère un voyageur qui venait de sortir du coupe si obscur et si hermétiquement clos, ce voyageur était le touriste anglais.

Sans écouter les représentations de l'employé, il sauta lestement sur le marche-pied, entra dans le wagon où se trouvaient les deux amis et reprit son ancienne place en poussant un *ooh* ! de satisfaction.

Léopold lui dit en anglais :

— Vous avez bien failli manquer le départ, monsieur.

— Aoh ! répliqua le touriste.

— Sans doute vous avez des connaissances dans un autre wagon ! J'ai cru vous voir descendre d'une voiture qui est en avant de la nôtre.

— Aoh ! répéta l'imperturbable touriste.

Léopold n'était pas bien sûr de sa prononciation anglaise, et crut n'avoir pas réussi à se faire comprendre. La conversation tomba donc de nouveau, et le voyageur, s'étant renfoncé dans son coin, demeura silencieux.

Un temps assez long s'écoula encore. Colardeau avait repris son somme interrompu, l'Hercourt lui-même avait fini par s'assoupir légèrement.

Il fut réveillé par un courant d'air froid qui le frappait au visage. Il ouvrit les yeux, mais il n'en fut pas plus avancé, car une obscurité profonde régnait autour de lui. Soit que la lampe du compartiment eût été éteinte avec intention, soit que l'huile eût manqué aux approches du matin, il n'y avait plus de lumière, et au dehors, le ciel était noir, chargé de nuages. Le souffle glacial, qui avait éveillé Léopold, était causé par un vasistas qu'on venait d'abaisser avec précaution, et l'officier, malgré les ténèbres, entrevit une personne qui, penchée à la portière, s'entretenait tout bas avec une autre personne invisible.

Quelques secondes suffirent au lieutenant pour rassembler ses idées, et, sans manifester en rien qu'il ne dormait plus, il devint attentif. Il ne s'expliquait pas comment le touriste, car c'était lui qui était penché à la portière, pouvait causer avec quelqu'un du dehors, sur ce train lancé à toute vapeur, néanmoins il prêta l'oreille.

Le bruit des roues, le frottement des vitres empêchaient d'entendre la conversation. D'ailleurs, on parlait anglais, et ce fut à grand-peine que d'Hercourt put saisir au vol quelques mots sans suite.

Une vive discussion semblait s'être élevée entre le touriste et son interlocuteur inconnu. Dans la chaleur de la querelle, l'homme au plaid de tartan dit avec plus de netteté :

— Impossible ! ils sont deux et ils sont robustes. Nous ne réussirons pas... Qu'il fasse cette sottise besogne lui-même, s'il en a la fantaisie.

Il répliqua d'une voix basse et précipitée.

— Non, non, je les ai tâtés, reprit le touriste. Malgré leur sommeil, nous ne serions pas les plus forts. On entendrait du bruit... mauvaise affaire !

La personne qui se tenait au dehors insista d'un ton impérieux, et une main, saisissant le bouton de la portière, essaya de l'ouvrir.

Léopold se leva brusquement et s'écria avec énergie :

— Qui est là ? que se passe-t-il ?

Le docteur, éveillé en sursaut, se redressa à son tour, en disant de sa grosse voix :

— Hein ! où sommes-nous ? Que diable est ceci ? D'Hercourt où êtes-vous ?

Le touriste, tout interloqué, balbutia quelques mots sur la chaleur et le manque d'air. Léopold, le repoussant d'un effort vigoureux, prit sa place à la portière. Il arriva à temps pour voir un homme s'éloigner, aussi vite que possible, sur les mar-

chepieds disposés le long des wagons. Cet homme se dirigeait vers l'avant du convoi et ne tarda pas à disparaître dans l'obscurité.

Léopold avait conscience que le docteur et lui venaient d'échapper à un grand péril. On parlait beaucoup alors de crimes commis, la nuit, en chemin de fer, et sans doute, il avait déjoué une tentative de ce genre. Aussi était-il exaspéré.

—Que signifie ceci, monsieur ? demanda-t-il avec véhémence, quelle était la personne qui cherchait à s'introduire furtivement dans notre wagon ?

—Aoh ! répliqua l'Anglais.

—Cet idiotisme affecté, cette ignorance apparente de notre langue ne prendront pas avec moi, je vous en avertis. Un gendarme ou un magistrat saurait promptement vous rendre l'intelligence et la parole, j'en suis sûr.

—Aoh ! répétait toujours le touriste.

Et quoique l'on ne pût voir ses traits, on devinait que son visage exprimait la crainte.

—Bon ! reprit en bâillant Colardeau, voilà bien du bruit parce que ce nigaud nous a exposés à un courant d'air... ce qui vraiment n'est pas très sain, surtout lorsque l'on est endormi ! Quant à causer avec les employés, il est parfaitement dans son droit, si les employés peuvent le comprendre... En revanche, notre droit à nous est de l'envoyer à tous les diables pour nous avoir éveillés.

Et le petit major continuait de bâiller à se démonter la mâchoire.

—Dormez, Colardeau, répliqua Léopold avec impatience, mais ne dormez que d'un œil. Pour moi, je vais tenir mes deux yeux bien ouverts jusqu'au jour, et j'avertis ce soit-disant touriste que je surveillerai tous ses mouvements. À la moindre alerte je lui prouverai qu'il ne me fait pas peur, non plus que ses amis de la voiture voisine.

—Aoh ! murmura timidement l'Anglais que ces menaces mettaient de plus en plus mal à l'aise.

—Ah ! ça, lieutenant, c'est donc sérieux ? demanda Colardeau ; de quoi s'agit-il ?

—Je vous conterai cela plus tard, docteur ; vous pouvez reprendre votre somme ; je veillerai pour vous... et pour moi.

Colardeau, dont les idées n'étaient pas bien nettes, rumina le cas un moment, mais, ne trouvant rien pour expliquer les alarmes de son compagnon, il prit, en effet, le parti de se rendre dormir.

Le touriste semblait faire de même, car il ne bougea plus jusqu'au matin. À la vérité, d'Hercourt avait tenu parole et s'était préparé à résister avec énergie en cas d'attaque. Ses yeux ne se détournèrent pas un instant de l'inconnu, et il se redressait au moindre bruit.

Les voyageurs atteignirent, aux premières lueurs du jour, une station où ils devaient quitter le chemin de fer, ils allaient prendre une voiture publique conduisant à Z***, puis à Plouharel. Léopold et Colardeau firent sans trop de précautions leurs préparatifs de départ et descendirent du wagon. L'Anglais était toujours immobile, blotti dans son coin, il avait le visage couvert du tartan qui lui servait de manteau et dormait d'un sommeil réel qu'il feint mais très obstiné.

Léopold ne s'y laissa pas prendre. Quand il fut sur le trottoir avec le petit major, il dit avec un accent moqueur en refermant la portière :

—J'ai dans l'idée, monsieur le dormeur, que nous nous retrouverons tôt ou tard.

Et il s'éloigna, sans avoir pu remarquer le moindre signe d'intelligence chez son bizarre compagnon de voyage.

Avant d'entrer dans la station, d'Hercourt eut la fantaisie de passer devant la voiture occupée par les deux inconnus de la veille, mais sa curiosité fut déconcertée. Le coupé restait hermétiquement clos et avait ses stores baissées. Sans doute il était vide, ou les voyageurs dormaient profondément.

Léopold n'eût pas le temps de s'en assurer, la diligence de Plouharel tout attelée attendait dans la cour, les deux amis devaient se hâter s'il voulaient y trouver place pour eux et leurs bagages.

Ils réussirent néanmoins à s'y installer, en compagnie de trois ou quatre autres personnes qui avaient la même destination et le conducteur, ayant tiré quelques fausses notes d'un cornet à piston, lança ses rosses étiquées sur le grand chemin.

On avait à faire ainsi cinq ou six lieues à travers monts et vallées. Colardeau, regaillardé par le sommeil de la nuit précédente, et tout joyeux de revenir dans son pays natal, paraissait de nouveau fort disposé à la causerie. Mais d'Hercourt, distrait et préoccupé, répondait à peine, si bien que Colardeau, en désespoir de cause, dut entamer la conversation avec de braves campagnards qui se trouvaient dans la diligence.

Léopold, penché à la portière, jetait fréquemment les yeux sur la longue route poudreuse que l'on venait de parcourir, comme s'il craignait d'être poursuivi. Pendant plus de deux heures, rien ne justifia ses appréhensions ; mais, lorsqu'on approcha de la ville de Z***, il crut apercevoir une voiture de poste qui descendait une côte derrière eux et semblait les suivre à distance. Tirant de sa poche une lorgnette de spectacle, il la braqua longtemps sur ce qui était l'objet de ses soupçons. Sa conviction faite, il referma la lorgnette et demeura pensif.

Le docteur l'observait avec curiosité.

—Pour Dieu ! d'Hercourt, demanda-t-il, qu'avez-vous encore ? Nous sommes pourtant débarrassés de ce maudit Anglais qui était votre cauchemar !

—Vous croyez, Colardeau ? Et moi, je jurerais qu'il n'est pas à plus d'un quart de lieue d'ici, sur le siège d'une voiture de poste qui s'est mise à nos trousses et qui contient, j'imagine, d'autres personnes de notre connaissance.

—Hein ! que voulez-vous dire ? Ah ça, cet original serait donc un homme dangereux ? Pourquoi nous suit-il ?

—Je ne peux faire que des suppositions, mon digne ami, attendons... Cependant j'ai la certitude, dès à présent, que je suis engagé dans une affaire très grave, très périlleuse, et où je rencontrerai des résistances acharnées.

—En ce cas, mon lieutenant, il est toujours convenu que je vous aiderai, et mon amitié ne vous sera pas inutile.

—J'y compte, mon cher Colardeau.

III

LE PÈRE CLÉMENT

La petite jetée de Plouharel était une construction en granit, qui ne s'avancait pas loin dans la mer et s'élevait à peine d'un mètre au-dessus de hautes marées. Elle n'avait pour garde fous que des traverses en bois surmontées de quelques poulies de fonte. À l'extrémité se trouvait un banc de pierre, sur lequel venaient parfois s'asseoir de vieux marins. De là on apercevait la mer sans bornes, les dentelures bizarres de la côte, et quand le temps était clair, le Phare-Neuf, dont la tour svelte semblait surgir du sein des eaux.

Le lendemain du jour où d'Hercourt et le docteur étaient arrivés à Plouharel, le père Clément, brigadier de la douane, avait pris place sur le banc de la jetée, et sa pipe noire à demi cachée dans sa moustache, il regardait au large d'un air pensif. Le soleil resplendissait dans un ciel pur, il n'y avait pas un souffle d'air, les banderolles, posées à la pointe des mâts dans le port, demeuraient immobiles. Le mer était, suivant l'expression des marins, "comme de l'huile," et si le flux n'eût soulevé en ce moment quelques lames paresseuses, elle aurait eu l'apparence d'un vaste lac.

On pouvait croire le père Clément absorbé par les réflexions que lui inspirait la contemplation de ce beau spectacle ; mais nous devons à la vérité de déclarer que l'honnête brigadier de la douane ne voyait rien de tout cela et ne pensait à rien. Bien plus, comme il avait été de service la nuit précédente, il paraissait très près de s'endormir, quand un pas sec et comme impatient résonna sur les dalles de la jetée et secoua sa torpeur. Il se leva d'un air empressé ; la personne qui approchait était Léopold d'Hercourt qu'il connaissait depuis longtemps.

Léopold lui tendit la main et s'assit à son côté, en lui adressant des paroles amicales.

— C'est miracle, mon lieutenant, dit le douanier, de vous voir dans cette saison, car les Parisiens ne nous arrivent pas encore. Il est vrai que vous avez dû trouver madame de Ver ville à la ferme...

Je ne loge pas à la ferme, père Clément ; en l'absence de mon ancien tuteur, j'ai cru devoir accepter l'invitation de mon ami le docteur Colardeau.

— Tiens ! tiens ! au fait vous devez une fameuse chandelle au petit major, à ce qu'on dit ! .. Mais, pour loger chez lui, ce n'est pas sans doute que vous souffriez de votre blessure ?

— Non, grâce au ciel, brigadier ; elle est guérie et bien gué rie... Et, à ce propos, vous souvenez vous encore de celui qui me l'a faite ?

— Parbleu !

— Si vous veniez à le rencontrer, le reconnaîtrez-vous ?

Moi, non ! mon lieutenant. Songez donc : quand j'arrivai au phare dans notre patache, ce coquin était déjà à bord de la barque Anglaise, et je n'ai pas eu le temps de le dévisager. En revanche, Bidouret, le gardien-chef du phare, Jean Canté et surtout Marianne, qui ont vécu avec lui pendant quatre ou cinq jours, le reconnaîtraient entre mille, s'il se trouvait jamais sur leur chemin.

— A merveille, maintenant, père Clément, qu'est-il advenu du rapport fait par vous et par les gardiens du phare au sujet de ce Tom Sandons ?

— Vous savez, monsieur, répliqua le brigadier en secouant les cendres de sa pipe, qu'on n'a pas l'habitude de nous rendre compte officiellement du résultat de nos procès verbaux ; mais cette affaire m'a échauffé la bile et notre commandant qui, lui aussi, avait pris la chose à cœur, m'a raconté la suite de l'histoire. Le navire qui a ramené ce vaurien en Angleterre était la *Mary Clara*, un trois-mâts de commerce, venant de Cadix et se rendant à Southampton, j'avais très bien lu son nom, quand il a viré de bord. Les commissaires de marine, les chanceleries et tout le tremblement s'étant mis en branle, on n'a pas eu de peine à retrouver la *Mary Clara*, à Southampton. Mais voyez la manigance ! Le capitaine jura qu'il ne connaissait nullement ce Tom Sandons ; que, passant au large de Plouharel, il avait vu sur le phare un pavillon anglais, et qu'il avait envoyé un canot pour savoir de quoi il tournaît ; que le canot était revenu avec ce Tom Sandons et deux matelots naufragés, comme lui, de l'*Anna*. On avait bien parlé d'une querelle survenue entre ces trois hommes et les gardiens du phare, mais on n'y avait pas fait attention, car les rixes ne sont pas rares entre marins français et marins anglais, sans qu'il en résulte rien de sérieux. Du reste, arrivé à Southampton, le chenapan qui vous a porté ce mauvais coup a payé son passage au capitaine, laissé un large pourboire à l'équipage, et à disparu. On l'a cherché partout, mais on n'a pu mettre la main sur lui... Il a fallu se contenter de cette réponse, si bien que l'affaire en est restée là.

Léopold avait écouté attentivement ces explications et il prit des notes sur son calepin.

— Ce n'est pas tout, père Clément, poursuivit-il bientôt, n'avez-vous pas aussi recueilli quelques renseignements sur cet autre navire anglais, l'*Anna*, où étaient Sandons et ses compagnons quand il a péri ?

— Oh ! pour celui là, mon lieutenant, on le connaissait fort bien. L'*Anna* était un navire assez louche faisant, avec d'autres navires anglais du même genre, un commerce de denrées entre les ports de Bretagne et d'Angleterre. Quand il a péri, il avait quitté depuis quelques heures le port de Z***, à trois lieues d'ici.

D'Hercourt ne put retenir un tressaillement.

— Etes-vous bien sûr de ce que vous avancez ? demanda-t-il ?

— Très sûr, monsieur ; l'*Anna* venait très fréquemment à Z***, où elle chargeait des œufs, du beurre et des légumes, ce qui affaînait le pays. A son dernier voyage, on remarqua même des circonstances assez singulières. Le capitaine avait son chargement complet et, quoique son équipage fût à bord, il ne

voulut pas mettre à la voile, tandis que la mer était douce et le vent favorable. En revanche, quand le vent devint... ce que vous savez à vos dépens, il partit malgré les observations qu'on put lui faire. Tout le monde croit à Z*** que le capitaine avait de fortes raisons... et de vilaines raisons peut-être... pour agir ainsi. C'était pourtant un bon marin, à ce que l'on assure.

Léopold réfléchit un moment.

— Merci, brigadier, répliqua-t-il enfin, je crois maintenant comprendre... et vous répéteriez en temps et lieu ce que vous dites-là, n'est-ce pas ?

— Certainement, monsieur ; surtout si cela pouvait vous être utile... Voyez-vous, mon lieutenant, on vous adore dans le pays, parce que vous avez été bon pour la mère de Piéric et pour la sœur de Conan. Vous payez les pensions, tandis que ce vieux libertin de Barbe-Bleue...

— Chut ! brigadier, je ne dois pas écouter ces méchants propos sur mon ancien tuteur.

— C'est juste, pardon ! Ne parlons plus de lui... Quant à vous aider, monsieur d'Hercourt, à retrouver le scélérat d'Anglais, il n'y a pas un de nous qui s'y refuserait, et, si ce brigand avait l'audace de se montrer ici, il passerait un mauvais quart d'heure.

Léopold combattit ces dispositions de Clément, car il n'y avait rien d'impossible que le soi-disant Tom Sandons se hasardât d'un moment à l'autre à Plouharel. Comme il remerciait le douanier de ses indications, Colardeau, qui semblait le chercher, arriva sur la jetée.

Le petit major, après avoir échangé quelques mots avec le père Clément, glissa son bras sous celui de d'Hercourt et entraîna son ami vers la campagne.

— Eh bien, lui demanda Léopold avec empressement, avez-vous vu le juge de paix ?

— Oui, et nous avons consulté ensemble les pièces de l'enquête relatives à la mort du vieux Mac-Aulay, pièces qui sont encore entre ses mains.

— Vous ne lui avez pas dit pourtant quels étaient mes soupçons, vers quel but je tendais ?

— Je m'en suis bien gardé : vous n'avez chance de réussir que par une discrétion absolue sur vos desseins... Je lui ai laissé croire que j'agissais uniquement par curiosité... Il est vrai, comme vous le prévoyiez, d'Hercourt, que la justice a fait prendre des renseignements en Angleterre sur Mac-Aulay fils, et ces renseignements ne sont guère favorables.

— J'en étais sûr... Que sait-on de lui, mon cher Colardeau ?

— D'abord, vous vous souvenez que, d'après les lettres trouvées dans les papiers du défunt, le fils et le père ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années et ne vivaient pas en bonne intelligence. Le pauvre vieux lord semblait être en proie à une misanthropie causée par l'inconduite de son fils unique, et il était venu cacher son chagrin dans ce coin perdu de la Bretagne. Les lettres d'Arthur, datées de toutes les grandes villes de l'Europe, étaient brèves, sèches et se terminaient invariablement par une demande d'argent. Il a dû gaspiller ainsi des sommes effrayantes, et il ne tenait aucun compte des mon trances de son père, que je soupçonne d'avoir été un peu avare. Quant aux renseignements que l'on a recueillis sur lord Arthur, en Angleterre, ils sont, je vous le répète, détestables. Malgré sa naissance, il est repoussé par toute la haute société anglaise, aussi n'ose-t-il plus rentrer dans son pays natal. Il passe pour être débauché, querelleur, prodigue jusqu'à la folie, capable de tout pour la satisfaction de ses passions. Enfin sa réputation est si horrible que, depuis la mort de son père, il n'a pu obtenir n'importe quoi en possession de son siège à la chambre des lords, et que, dans un pays où la loi est si puissante, il ne réussira probablement jamais à faire valoir ses droits à la pairie héréditaire.

— J'avais soupçonné tout cela, docteur, répliqua Léopold avec une espèce de contentement de lui-même. De mon côté, je viens de m'assurer que le lendemain du jour où le vieux Mac-Aulay a été assassiné, son mauvais fils était à quelques lieues d'ici, à Z***, où il s'est embarqué à bord de l'*Anna*.

En même temps, il répéta au docteur ce qu'il avait appris du père Clément.

Vous êtes un véritable juge d'instruction, d'Hercourt, dit Colardeau en souriant, et vos affreuses suppositions me semblent de plus en plus probables. Cependant, il vous sera toujours impossible d'établir avec netteté que c'est bien le fils qui a frappé mortellement le père. Ce crime est si abominable qu'on ne saurait l'admettre sans preuves décisives... Or, à mon avis, il n'y a qu'une personne au monde capable de fournir de pareilles preuves.

— Qui donc, mon cher Colardeau ?

— Le fidèle serviteur du vieux lord, Patrick, qui a failli lui-même périr dans la catastrophe.

— C'est vrai, mais vous m'avez dit qu'il n'y avait rien à tirer de Patrick, et l'on comprend, en effet, que cet honnête domestique ne se soucie pas d'accuser le fils de son maître... Cependant, docteur, ne pourrais-je voir ce pauvre homme, que j'ai rencontré bien des fois quand j'étais enfant, et ne me serait-il pas permis de le questionner à mon tour ?

— Rien de plus facile, au contraire, Patrick habite toujours la lugubre maison où son maître est mort et il affecte l'idiotisme. Seulement il m'a semblé que son idiotisme était beaucoup plus marqué lorsque Patrick se trouvait en présence des magistrats de l'enquête. Essayez donc de l'interroger, peut-être votre uniforme lui inspirera-t-il plus de confiance que l'habit noir d'un magistrat.

— Eh bien, docteur, voulez-vous que nous pussions jusqu'à la Maison-Grise ?

— Volontiers ; mais, auparavant, d'Hercourt, ne songez-vous pas à faire une visite à... madame de Verville ?

— Rien ne presse ; il n'est pas sûr que je reçoive un bon accueil à la ferme... Je veux dire que madame de Verville, en l'absence de son mari, pourrait ne pas trouver convenable... Enfin, la Maison-Grise est à moitié chemin de la ferme, allons d'abord chez Patrick et... nous verrons.

Le petit major dissimula un sourire, puis les deux amis se dirigèrent en causant, vers un chemin qui cotoyait les falaises.

IV

L'ŒIL DE VICHNOU.

La Maison-Grise, comme nous croyons l'avoir dit déjà, était située à cinq ou six cents pas de Plouharel, au pied de grandes roches, et flanquée d'arbres touffus qui augmentaient encore son aspect sinistre. Autour était un jardin, occupé en partie par un gazon vert. Au sommet du rocher dominant l'habitation, une sorte de belvédère, d'où l'on apercevait les vastes étendues de l'Océan, servait autrefois d'observatoire au vieux misanthrope, qui souvent y passait des journées entières à contempler la mer.

Comme les deux amis arrivaient à la sombre et silencieuse demeure, Colardeau, en se retournant par hasard, remarqua une voiture, attelée de deux chevaux, qui descendait une hauteur voisine. Sans doute la présence de cette voiture en pareil endroit avait quelque chose d'insolite, car il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans la vallée ; mais il ne dit rien à son compagnon et ils pénétrèrent dans l'habitation dont la porte était ouverte.

Cette habitation, si peu riante à l'extérieur, présentait intérieurement la propreté méticuleuse que les riches Anglais exigent dans leur demeure. Tous les bois étaient soigneusement polis, tous les cuivres resplendissaient comme de l'or. Il y avait des tapis dans l'escalier et dans le vestibule. Enfin, quoique le maître fût mort depuis plus de six mois, on semblait avoir pris à tâche de la maintenir dans l'état où elle était de son vivant.

Au bruit causé par les visiteurs, une servante accourut de la cuisine, d'un air effaré ; mais, dès qu'elle eut reconnu Colardeau, elle se rassura et dit en faisant une révérence :

— Ah ! c'est vous, monsieur le docteur ? Je pensais... Vous

venez voir M. Patrick, sans doute ? Vous le trouverez dans le salon vert, car on dirait qu'il a juré de ne pas remettre les pieds dans l'appartement d'en haut et c'est fort naturel... La santé ne va pas mal, mais sa tête, monsieur, sa pauvre tête !

Et elle indiqua par un geste que la raison était partie.

— C'est bon, Yvonne, nous allons le voir, dit le docteur ; je gage, ma chère, que vous nous avez pris d'abord pour des acquéreurs de la maison ! Rassurez-vous, elle ne se vendra pas de sitôt ; qui voudrait de ce nid de hiboux, où se sont passées de si laides choses ?

Pour toute réponse, la Bretonne leva les yeux au ciel, en faisant un signe de croix.

Léopold et Colardeau entrèrent dans une pièce tendue de vert, qui avait servi de cabinet de travail au feu lord. Patrick s'y trouvait en effet, mais, au lieu d'occuper un fauteuil, il était assis sur un tabouret, comme si, même dans sa solitude, il avait conscience de l'humilité de sa condition.

Il portait un costume simple, moitié livrée, moitié vêtement bourgeois, qu'il avait adopté du temps de son maître. Il paraissait âgé d'environ cinquante ans ; sa figure large, encadrée de favoris blonds, exprimait une placidité hébétée. Du reste, l'ancien valet de confiance de lord Mac-Aulay avait en ce moment une occupation qui ne témoignait pas d'une intelligence bien saine. Armé d'un couteau de poche, il façonnait, suivant une mode fort en usage parmi certains Américains, un petit morceau de bois.

Quand les deux amis entrèrent, Colardeau crut remarquer que Patrick avait fait un mouvement d'inquiétude. Cependant il se leva, ôta un bonnet de velours qui couvrait son crâne chauve ; et, après avoir salué avec un sourire niais, il se remit à crocher son bois en silence.

Le petit major se jeta dans un fauteuil et invita Léopold à l'imiter.

— Bonjour, Patrick, dit-il avec familiarité ; comment cela va-t-il ?

— Bien, répliqua Patrick.

— Faites-moi voir votre cou, afin que je m'assure si la cicatrice est bien fermée et ne menace pas de se rouvrir.

Patrick allongea son cou, un peu rouge, hors de sa cravate blanche, et le médecin, après avoir passé légèrement le doigt sur la cicatrice, reprit en souriant :

— A merveille... décidément c'est de l'ouvrage bien fait, quoiqu'il ne soit pas bon de se glorifier soi-même. Maintenant, Patrick, parlez-moi un peu, que je vérifie si votre voix a repris son timbre naturel.

— Je parle, répliqua laconiquement Patrick.

— Ce n'est guère... Tenez, mon cher, vous n'avez pas besoin d'avoir peur de "monsieur" (et il designait Léopold), ce n'est pas un de ces magistrats qui vous rendent la vie si dure : c'est un joyeux officier, M. Léopold d'Hercourt.

— Je le connais ; je l'ai vu tout petit... et je lui ai coupé des baguettes de coudrier dans le taillis.

— C'est vrai, père Patrick, dit Léopold à son tour, et j'étais bien content quand je vous rencontrais à la promenade... Vous souvenez-vous qu'un jour nous nous trouvâmes sur les rochers de Plouharel en marée basse et que vous me fîtes prendre, dans une flaque d'eau, un superbe homard ?... Puis, au retour, comme la marée nous donnait la chasse, vous me portâtes sur vos épaules.

Patrick continuait de polir avec son couteau l'extrémité du morceau de bois qu'il tenait à la main ; mais son sourire était devenu plus franc, et il répliqua :

— Vous étiez un gentil enfant... et je vous aimais bien !

Le docteur se leva.

— Allons ! reprit-il, puisque vous êtes en pays de connaissance, je vous laisse un moment ensemble... Je vais monter à l'observatoire du pauvre lord, afin de m'assurer s'il n'y a pas en vue quelque une de nos barques de pêche... Je vous rejoins à l'instant.

Et Colardeau sortit, après avoir adressé à Léopold un signe furtif.

Alors Patrick sembla respirer plus librement. Il interrompit son ouvrage et regarda en face le jeune officier, en souriant de son sourire plucide.

—Pauvre Patrick ! lui dit Leopold, vous etiez bien heureux autrefois ! Votre maître vous traitait comme un ami... Son fils et héritier n'est-il au moins pour vous les mêmes égards ?

Patrick se remit à *crocher* son bois précipitamment.

—Il ne me fait pas de mal, répondit-il.

—Oui, mais on le dit très léger et il ne saurait avoir pour vous les mêmes sentiments que le bon vieux lord. S'il venait à vendre cette maison, vous seriez dans la nécessité de la quitter...

—Non, non, repliqua l'ancien valet de chambre, dont les traits se crispèrent, il ne me renverra pas, j'en suis sûr, j'en réponds.

Leopold, sentant la nécessité de ne pas l'effaroucher, lui laissa quelques minutes pour se remettre.

—Ah ! ça, monsieur Patrick, reprit-il, vous n'avez donc pu fournir aucune indication sur le misérable qui a lâchement assassiné votre maître et qui vous a mis, vous-même, à deux doigts de la mort ? Vous devez pourtant avoir certaines données...

—Non, répondit sèchement Patrick.

—Quoi ! vous ne savez rien au sujet de ce scélérat ? Vous l'avez introduit auprès de Mylord et vous n'eussiez pas certainement admis un inconnu suspect...

—Je vais vous dire, je vais vous dire, interrompit Patrick avec volubilité comme s'il récitait une leçon apprise d'avance, il vint un soir. On ne le connaissait pas, et il me remit une carte pliée en quatre, en m'ordonnant de la porter à mon maître. Mylord était là-haut dans sa chambre, après avoir vu le nom, il me dit d'un air agité : " Qu'il entre ! " J'allai donc chercher... l'autre. Il était enveloppé d'une redingote de voyage tant que je fus là, mon maître et lui n'échangèrent pas une parole, mais quand, sur un signe de mylord, je me fus retiré en refermant la porte, ils se mirent à causer avec beaucoup de vivacité. Moi, je restai dans l'antichambre où brûlait une bougie, et, comme l'entrevue se prolongeait, je finis par m'endormir en lisant ma bible, sur le canapé de cuir où je m'asseyais d'ordinaire. Je ne sais combien de temps je dormis ; je fus éveillé par une épouvantable douleur à la gorge... Je roulai par terre, une espèce d'ombre passa devant moi, et la bougie s'éteignit... Je perdis connaissance, et ce fut seulement trois jours plus tard que j'appris la mort de mon bien-aimé maître... Voilà tout, monsieur, voilà tout, je vous assure.

Et Patrick se remit à ratisser son morceau de bois avec une sorte de fureur.

Leopold savait, en effet, que telle avait toujours été sa version dans les interrogatoires de la justice. Ce récit contenait bien des particularités en apparence invraisemblables, cependant d'Hercourt ne jugea pas à propos de les relever, et se contenta de demander avec intérêt :

—Le nom inscrit sur la carte que vous avez portée à mylord ne serait-il pas TOM SANDONS, par exemple ?

Un étonnement très sincère se peignit sur la physionomie de Patrick.

—Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom, répondit-il ; quant à la carte, il faut que l'autre ait pris soin de la détruire, car ni ces messieurs les juges, ni personnel n'en a découvert de traces.

—Tout cela est bien étrange !... Enfin, Patrick, à quel motif attribuez-vous ce crime épouvantable ? Certainement l'assassin n'était pas un voleur, puisque l'on a dit-on, trouvé dans le secrétaire une somme énorme en or et en bank-notes.

—Je ne connais pas toutes les relations et tous les secrets de mylord, repliqua Patrick, mais d'où sait-on que... l'homme n'était pas un voleur ? Il a emporté un petit coffret d'acier que mylord avait sur sa table de nuit et qui contenait des objets précieux.

—Des papiers peut-être ?

—C'est possible... Mais il y avait autre chose encore... Tenez, mon gentil monsieur Léopold, poursuivit Patrick d'un ton érasant, on peut causer avec vous qui n'avez pas toujours une plume et un morceau de papier pour écrire ce que vous entendez... Aussi vais-je vous conter une jolie histoire, qui vous eût bien amusé quand vous étiez enfant... Voulez-vous ?

—Très volontiers, monsieur Patrick, répliqua Léopold un peu surpris, mais sentant la nécessité de se prêter à la fantaisie du bonhomme.

—" Sachez donc, reprit Patrick avec le débit monotone d'un vieillard, que la famille Mac-Aulay est une des plus nobles et des plus anciennes familles d'Ecosse, mais autrefois elle n'était pas riche, si bien qu'un de ses membres, il y a environ une centaine d'années, avait été obligé de prendre du service dans l'Inde. Il avait le grade de major, et c'était un bel et jeune officier... parbleu ! comme vous à présent... Aussi les dames anglaises, puis les dames jaunes, vertes et noires du pays paraissent-elles avoir raffolé de lui.

" Dans la ville qu'habitait le major Mac-Aulay et dont le nom baroque ne me revient pas, demeurait un *rajah*, c'est ainsi qu'on appelle les princes ou les rois dans les provinces de l'Inde. Le major et le rajah se lièrent d'une amitié si étroite que Mac-Aulay, hors du temps de son service, ne quittait presque pas le palais du prince indigène.

" Tout allait bien, mais le rajah avait une fille, et le diable, qui jette si souvent la femme à la traverse des choses humaines, fit que le major devint amoureux de la fille du rajah, tandis que la fille du rajah, à son tour, se prenait de passion pour l'officier anglais. Comment purent-ils se voir, car, vous le savez, il n'est pas facile d'approcher les femmes hindoues ? En tout cas, la jeune fille était charmante, quoiqu'elle eût des boucles d'oreilles et la cloison du nez, des anneaux d'or aux doigts des pieds, et l'amour marcha comme si elle eût porté le chapeau à fleurs et les robes à falbalas de nos ladies.

" Le père ne se doutait de rien, ainsi que vous pouvez croire ; cependant les jeunes gens n'avaient pas la facilité de se réunir aussi souvent qu'ils l'eussent souhaité, peut-être aussi éprouvaient-ils des remords de tromper le brave rajah, enfin ils conçurent l'idée de s'enfuir ensemble, au risque de ce qui pourrait arriver.

" L'enlèvement eut lieu par une belle nuit. L'Hindoue avait pris je ne sais quel déguisement des femmes du pays, et, comme il n'y a pas de chaise de poste dans l'Inde, les deux amoureux étaient portés dans le même palanquin par des gens appartenant à la Compagnie anglaise.

" On s'éloigna rapidement de la ville. Nos amoureux étaient aux anges et espéraient arriver avant le jour à une ville voisine où ils pourraient braver la colère du rajah ; il n'en fut pas ainsi. Une ou deux heures après leur départ, le père fut réveillé on ne sait comment. Irrité de l'ingratitude de son ami, de la conduite de sa fille, il monta sur un de ses éléphants et se mit à la poursuite des fugitifs.

" Un des porteurs de palanquin, l'ayant aperçu de loin, avertit le major et sa belle compagne du danger dont ils étaient menacés. Aussitôt ils sautèrent à terre ; mais ils n'eurent pas le temps de gagner les jungles. Le rajah, sur son éléphant, arrivait avec impétuosité. A leur vue, il se laissa aussi glisser à terre, son poignard à la main, et fondit sur eux en poussant des cris forcenés.

" Le major avait tiré son sabre et voulait défendre la jeune Hindoue, elle se jeta devant lui en disant tout bas :

" —Va-t'en et que ma destinée s'accomplisse !... Prends ceci... l'œil de Vichnou sera pour toi.

" Et elle lui glissa dans la main un objet peu volumineux, qu'il cacha machinalement. Aussitôt la pauvre fille tomba, la poitrine traversée par le poignard de son père.

" Le major, fou de douleur, essaya de la venger. Un des porteurs, croyant la vie de Mac-Aulay menacée, s'élança sur le rajah et le tua d'un coup de sabre.

" A la suite de cette aventure, qui l'affligea profondément,

le major fut obligé de quitter l'Indo; toutefois ce fut moins pour le malheur arrivé au rajah et à sa fille que pour un fait particulier, dont il est nécessaire de vous donner l'explication.

— Comme je vous l'ai dit, au moment où la jeune fille allait mourir, elle avait remis au major un objet de petite dimension, qu'il s'était empressé de cacher. Cet objet, quand il l'examina le lendemain, se trouva être un magnifique diamant, estimé par tous les lapidaires vingt mille livres sterling ou cinq cent mille francs de votre monnaie. Ce n'était pourtant pas la valeur intrinsèque de ce diamant qui lui donnait surtout du prix chez les Hindous; il avait encore pour eux un caractère sacré. Pendant bien des années, il avait servi d'œil à uno de leurs grossières idoles appelées *Vichnou*, et un incendie ayant détruit l'idole avec la pagode qui la contenait, le diamant avait été acquis par le rajah. En quittant la maison paternelle, la jeune fille avait eu la fantaisie de dérober ce diamant, qui passait pour donner bonheur à ses possesseurs, et elle avait fait allusion à cette circonstance en disant au major : "*l'œil de Vichnou sera sur toi.*"

— "Quoi qu'il en fût, les gens du pays tenaient à avoir ce diamant béni, *l'œil de Vichnou*; mais le major, soit qu'il ne voulût pas se séparer de ce dernier gage de tendresse, soit qu'il pensât qu'un objet de cette valeur était bon à garder, partit pour l'Angleterre avec le diamant. Depuis ce temps, *l'œil de Vichnou* est conservé précieusement par le chef de la famille Mac-Aulay; on se le transmet de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, et on le considère comme le talisman auquel est attaché le sort de la famille. Eh bien, *l'œil de Vichnou* était enfermé dans cette petite cassette d'acier dont "l'homme" s'est emparé la nuit de l'assassinat.

— "Ce n'est pas, poursuivit Patrick avec amertume, que ce beau diamant ait jamais porté bonheur à ceux qui le possèdent : cela a pu être vrai pour les Hindous, dans l'ancien temps, mais c'est tout le contraire pour les Européens. Le major se cassa les reins en chassant le renard dans les highlands et plusieurs autres chefs de la famille ont fini d'une façon tragique. Enfin, vous savez quel a été le sort de mon maître. Mais j'espère bien, ajouta Patrick avec un accent farouche, que la possession de *l'œil de Vichnou* portera malheur à celui qui s'en est emparé et qu'un jour viendra..."

Il s'interrompit tout à coup, regarda fixement Léopold et, riant de ce rire idiot que nous lui connaissons, il ajouta :

— N'est-ce pas, mon jeune gentleman, que voilà un bon conte ? On ne vous en contait pas de pareils quand vous étiez enfant !

D'Hercourt avait écouté cet étrange récit, se demandant si Patrick parlait sérieusement ou s'il avait voulu détourner son attention. Néanmoins l'officier ne manifesta aucun doute et reprit avec tranquillité :

— Ma foi ! Patrick, si ce diamant a une influence aussi fatale que vous prétendez, votre blessure et le meurtre de votre maître ne tarderont pas à être vengés. Or, en fait de vengeance, je ne vois qu'une exécution en place publique pour le scélérat...

Patrick montra une agitation extraordinaire.

— Non, non, pas ainsi ! s'écria-t-il ; ne me parlez pas de vos ignobles supplices français, avec une hideuse machine, avec du sang qui coule à flots... Est-ce ainsi que doit mourir un gentleman ? Jamais, jamais. Cela inspire de l'horreur et du dégoût. Cela est contraire à la Bible et à tous les livres sacrés. Parlez-moi plutôt des procédés de la vieille Angleterre. Une bonne corde et puis... l'éternité. Voilà la vraie méthode ! Quant à moi, je ne consentirai jamais, fût-ce pour venger mon cher et généreux maître, à pourvoir cette sacrilège machine, à lui envoyer un Anglais, un...

— Un... quoi ? monsieur Patrick.

Patrick se mit à rire et recommença à ratisser activement le morceau de bois qu'il tenait à la main.

— Ainsi, reprit Léopold, le misérable, qui a commis ici des crimes si atroces et a dérobé le diamant, *l'œil de Vichnou*, était bien un Anglais ?

— Je ne sais pas, répliqua Patrick.

— Vous l'avez vu pourtant et vous pourriez décrire...

— Je ne sais pas.

D'Hercourt comprit qu'il ne tirerait plus rien de Patrick, retombé dans son idiotisme réel ou simulé. D'ailleurs, Colardeau entraient en ce moment, et sa mine discrète annonçait qu'il était porteur de quelque nouvelle intéressante.

— Lieutenant d'Hercourt, dit-il, avez-vous suffisamment renoué connaissance avec maître Patrick ? Il n'est pas causeur tous les jours... Moi, je me suis gelé là-haut à l'observatoire, car la brise fraîchit... Partons-nous ? Vous avez le projet d'aller à la ferme, je crois ?

D'Hercourt se leva, et ils prirent congé de Patrick qui, absorbé par sa besogne, paraissait à peine les entendre. Tout à coup il se pencha vers Léopold, et lui dit bas avec volubilité :

— Ne parlez pas de *l'œil de Vichnou* ; c'était pour rire... On se moquerait de nous... Et puis le docteur Colardeau est avec... les autres.

Léopold n'eut pas le temps de répliquer : le petit major s'était emparé de son bras et l'entraînait.

Quand ils furent dehors, Colardeau lui dit :

— Ne vous semble-t-il pas, d'Hercourt, que les facultés de ce pauvre Patrick ont été dérangées par les derniers événements ?

— Il ne m'a pas dit grand-chose ; j'ai besoin de réfléchir, d'examiner certains détails obscurs...

— Vous n'arriverez par lui à aucun résultat sérieux... En revanche, lieutenant, j'ai fait une découverte qui peut avoir son importance.

— Quelle est-elle, Colardeau ?

— Là-haut, du belvédère du vieux lord, ce n'est pas la mer que je regardais, mais la campagne... Quand nous sommes entrés à la Maison-Grise, avez-vous remarqué une voiture qui se dirigeait de ce côté ?

— Oui... non... Que nous importe ? C'étaient sans doute des promeneurs qui allaient visiter les bains de mer de Plouharel.

— Vous croyez ? Cette voiture s'est arrêtée là-bas sous les noyers, puis deux messieurs sont venus rôder autour de la maison. Ils n'y sont pas entrés, puisque nous y étions et qu'ils nous eussent inmanquablement rencontrés ; mais ils se trouvent sans doute encore dans le voisinage... Cela ne vous dit-il rien ?

— Supposez-vous, docteur, que lord Arthur et son ami Georges soient venus de Z***, où ils se sont établis ?

— Peut-être.

— Au fait, s'ils soupçonnent mes projets, il n'y a rien d'étonnant qu'ils désirent surveiller mes rapports avec Patrick. Je m'étonne pourtant que lord Arthur ose se montrer dans un pays où il pourrait être reconnu de tant de personnes.

— Tout ce que nous savons de lui prouve qu'il est opiniâtre, énergique, téméraire même, et puis, il a pris sans doute ses précautions contre certaines éventualités... Aussi, mon cher d'Hercourt, soyez bien sur vos gardes.

— Quel peut être le projet de ce scélérat et de sa séquelle de bandits ?

— Je l'ignore ; mais "veillez au grain," comme disent nos matelots.

Pendant cette conversation, les deux amis étaient arrivés au chemin qui, d'un côté, conduisait à la ferme, de l'autre, au village de Plouharel. Ils se séparèrent et, tandis que le docteur allait visiter un malade dans les environs, Léopold se rendit à la ferme.

Malgré sa préoccupation, le jeune officier, en approchant de la demeure de Nathalie, ne pouvait se défendre d'une vive émotion. Toutes ses autres pensées cédaient devant la pensée dominante, et son cœur battait avec violence. Au lieu de gagner l'entrée principale de l'habitation, il s'engagea dans un sentier tortueux, qui le conduisit à une petite porte de jardin qui était bien connue de lui. Comme il posait sa main toute frémissante sur le loquet, un homme apparut brusquement, qui lui dit :

—Ah ! ah ! mon gaillard, tu t'es donc enfin décidé à nous faire une visite ? Quel amoureux transi ! Tu es depuis plus de vingt-quatre heures à Plouharel et Nathalie ne t'a pas vu encore !

D'Hercourt était stupéfait en se trouvant face à face avec son ancien tuteur, qu'il avait laissé à Paris deux jours auparavant.

—Vous ici, monsieur ? s'écria-t-il.

—Pourquoi pas ? répliqua Verville d'un ton de bonhomie ; ma foi ! mon cher Léopold, tu m'a convaincu l'autre jour quand tu m'as parlé de mes torts envers ma femme ; il m'est venu des remords, j'ai pris le train... et me voilà. Nathalie m'a fait le meilleur accueil et je ne regrette pas d'avoir obéi à ce bon mouvement.

—Sans doute vous étiez tout à l'heure avec une autre personne dans la voiture qui stationne près de la Maison-Grise ?

—Non, certes, car je suis arrivé ici la nuit dernière... Ah ! ça, qu'est-ce que c'est que ces gens de la Maison-Grise ?

—Je l'ignore ; des baigneurs peut-être...

—Tu ne les a donc pas vus ?

—Non, c'est Colardeau qui s'est imaginé... Le fait ne mérite aucune attention.

Ils avaient traversé un jardin, plein de verdure et de fleurs, et s'avancèrent vers la maison. Tout à coup Verville s'arrêta, retint l'officier par un bouton de son uniforme et demanda avec un certain embarras :

—A propos, Léopold, en passant à Z***, es-tu allé chez l'avoué Blérot, qui avait, disait-il, d'importantes communications à te faire ?

—Pas encore... A Z***, d'autres intérêts ont absorbé tous nos instants ; je compte me rendre chez Blérot dans quelques jours.

Verville respira plus librement et parut délivré d'un grand poids.

—A ton aise, dit-il ; ce Blérot a la réputation d'un franc imbécile et d'un mauvais coucheur... Rien ne presse, car il s'agit de quelque niaiserie... Mais entrons chez ma femme.

—Monsieur, murmura Léopold avec timidité, ne conviendrait-il pas de la prévenir d'abord ?

—Allons, donc ! répliqua Verville en ricanant, as-tu peur que ta présence subite lui cause une agitation trop forte ? Rassure-toi ; elle sait ton retour à Plouharel, et s'étonne seulement du retard que tu mets à venir la saluer.

Il ouvrit une porte vitrée et introduisit d'Hercourt dans un salon, où deux dames, assises côte à côte, causaient en travaillant à des ouvrages de couture. L'une, déjà âgée et visiblement malade, était madame Hubert, la mère de Nathalie, l'autre était Nathalie elle-même.

V

LA VISITE

Les deux dames, à la vue des survenants, se levèrent d'un air empressé, et, tandis que la vieille faisait une révérence cérémonieuse, Nathalie rougissait jusqu'aux joues. Verville parut observer avec curiosité l'attitude de sa femme et de son ancien pupille. Satisfait sans doute de cet examen, il s'écria avec son sans-façon ordinaire :

—Ma foi ! on peut bien dire que je l'ai attrapé au vol, votre galant officier ! Je l'ai rencontré flânant autour de la maison, mais il ne m'est nullement prouvé qu'il ait eu l'intention d'entrer... Que diable ! c'est pousser la discrétion trop loin. Les bavardages de quelques sots ne sauraient me rendre jaloux...

—Vous n'en avez aucun sujet, mon gendre, dit la vieille d'un air pincé.

—Sans doute, sans doute, maman Hubert ; je me plains pourtant que mon pupille, presque mon fils, ait poussé la délicatesse jusqu'à ne pas oser se présenter chez moi, en mon absence, malgré mon invitation formelle... Je veux que tu

considères toujours ma maison comme la tienne, mon garçon, entends-tu ?

Ce langage était bien différent de celui que Verville avait tenu à l'officier quelques mois auparavant ; aussi d'Hercourt et Nathalie ne purent-ils s'empêcher d'échanger un regard à la dérobée. Comme Verville répondait à une question de madame Hubert, Nathalie dit rapidement à Léopold :

—Défiez-vous... Je ne comprends rien à son retour et je ne l'ai jamais vu ainsi.

Léopold répondit par un signe imperceptible. Verville se tourna de nouveau vers lui.

—Ah ! ça, reprit-il, tu nous restes à dîner, n'est-ce pas ?

Léopold alléguait qu'il était attendu chez Colardeau.

—Ce sera pour demain alors, car sans doute tu séjourneras quelque temps dans le pays... Mais quelle sorte d'affaires peux-tu avoir avec cet original de Colardeau ? Autrefois tu le voyais rarement et je ne parviens pas à m'expliquer...

—Il m'a sauvé la vie, monsieur, quand je fus blessé au phare de Plouharel.

—Cette blessure était-elle si grave ? Voyons, Léopold ; tu te démens encore, je le gage, afin de retrouver ce Tom Sandons, pour qui tu as eu la malheureuse idée de prendre le jeune lord MacAulay, sans doute par l'unique raison qu'ils étaient Anglais l'un et l'autre ?

—J'ai pu me tromper, mais je ne dois rien négliger pour découvrir le scélérat qui m'a frappé traitreusement.

D'ailleurs, dit madame Hubert avec vivacité, M. d'Hercourt s'est attiré ce malheur en protégeant ma fille, votre femme, et ni vous, ni moi, nous n'aurions lieu de regretter le succès de ses démarches... Nathalie m'a tout conté ; M. d'Hercourt a fait ce que vous eussiez fait vous-même.

—Et je l'en remercie, répliqua Verville ; mais vraiment, maman Hubert, vous montez toujours sur vos grands chevaux comme si j'attaquais Nathalie... ou personne !

—C'est que vous avez une manière de présenter les choses...

La discussion s'aigrissait assez souvent entre la belle-mère et le gendre. Nathalie, pour faire diversion, s'empressa de dire :

—Si M. Léopold tient tant à retrouver ce Tom Sandons, je pourrai, moi, lui fournir une indication précieuse peut-être.

—Vous, madame ? s'écria Léopold avec étonnement.

—Il s'agit d'une circonstance fort simple et qui n'a été connue qu'après votre départ pour Paris... Vous vous souvenez peut-être, monsieur Léopold, que cet Anglais, en arrivant au phare, avait sur la hanche un petit sac en cuir verni, comme en portent maintenant beaucoup de voyageurs ?

—Je m'en souviens, en effet.

Si vous n'aviez pas été blessé et en danger de mort quand Sandons est reparti, à la suite de son crime, vous eussiez aussi pu remarquer, comme les gens du phare, qu'il n'avait plus ce sac, soit qu'il l'eût oublié, soit que, dans la précipitation de sa retraite, il n'eût pas eu le temps de le reprendre.

—Et ce sac, où est-il ?

—Marianne et Bidouret le découvrirent dans un meuble de la chambre que Tom Sandons avait occupée, quand ils revinrent au phare, quinze jours après l'événement.

—Sait-on madame, ce que contenait le sac ?

—Tout bonnement une sorte de boîte en métal, rouillée par l'eau de mer, et qui a été absolument impossible d'ouvrir, car, sans doute, elle ferme à secret.

Léopold éprouva une joie intérieure.

La boîte d'acier qui contient l'*œil de Vichnou* pensa-t-il.

—Et sans doute, demanda-t-il tout haut, on s'est empressé de déposer cet objet entre les mains d'un magistrat ?

—Non, moi-même... Bidouret est un homme très timoré ; il n'a pas cru devoir se dessaisir de la cassette, dont il se regarde comme dépositaire. Aussi l'a-t-il replacée dans le même meuble, au phare de Plouharel, et il s'est emparé de la clef de la chambre.

Léopold se leva brusquement.

—Merci, madame, répliqua-t-il ; cette circonstance a plus

de portée que vous ne pouvez croire... N'ai-je pas entendu dire que Bidouret et Marianne étaient encore aujourd'hui de service au Phare-Neuf ?

—C'est possible... Mais quoi ! reprit Nathalie un peu blessée, nous quittez-vous si vite après votre longue absence ?

—Il a le diable au corps ! s'écria Verville ; morbleu ! est-ce donc moi qui te mets en fuite ?

—Veuillez m'excuser, une affaire importante me rappelle à Plouharel... Une autre fois, j'espère, je pourrai mieux profiter de votre obligeante hospitalité.

—Comme il vous plaira, monsieur, répliqua Nathalie avec une sécheresse dont elle n'avait peut-être pas conscience.

Léopold prit congé. Avant de sortir, il lança à Nathalie un regard suppliant, comme pour invoquer son indulgence, mais elle détourna les yeux.

—Y comprenez-vous quelque chose, ma chère ? demanda Verville à sa femme quand d'Hercourt fut dehors ; la conduite de ce garçon devient tout à fait mystérieuse.

—Et comment Nathalie pourrait-elle répondre ? dit madame Hubert avec humeur ; voilà plus de six mois qu'elle n'a vu M. d'Hercourt et qu'elle n'a reçu de ses nouvelles ; vous avez toujours, monsieur, des insinuations malveillantes à l'égard de ma fille.

Ce ton acerbe causa une de ces discussions aigres-douces, si fréquentes entre la vieille dame et son gendre. Cependant Verville était distrait, pensif, et ne répondait pas avec son entrain habituel. Bientôt il se leva et sortit, tandis que Nathalie demeurait maussade et silencieuse dans son coin.

Léopold, de son côté, avait pris le chemin de Plouharel. Il y arriva bientôt et s'empressa de se rendre sur la jetée, où le douanier Clément, assis sur le banc de pierre, fumait sa pipe selon son habitude.

—Père Clément, demanda Léopold, pouvez-vous me procurer à l'instant même une barque et des rameurs pour me conduire au phare ?

Un étonnement, mêlé de pitié, se peignit sur la bonne figure du brigadier de la douane.

—Y pensez-vous, mon lieutenant !... Regardez donc ; la marée est basse et il n'y a pas une goutte d'eau dans le port.

Alors seulement d'Hercourt s'aperçut qu'en effet la mer s'était retirée au loin, et que, sauf le ruisseau qui serpentait sur le sable, le port était absolument à sec ; les barques et les canots, formant la flotille de Plouharel, reposaient sur leur quille au milieu des galets.

—Mon Dieu ! c'est vrai, répliqua Léopold avec consternation ; et quand sera-t-il possible de s'embarquer ?

—L'eau ne reviendra pas avant trois ou quatre heures d'ici, monsieur, et à cette heure-là il fera presque nuit. Or, quoique le temps n'ait pas mauvaise mine, un voyage de nuit pourrait n'être du goût de personne... Voyons, ne sauriez-vous remettre à demain votre promenade au phare ?

—Non, non, répliqua d'Hercourt avec agitation, je désire partir le plus tôt possible... Une excursion en mer, même la nuit, ne présente aucun inconvénient dans cette saison... Ainsi, père Clément, je vous prie de me procurer une barque avec deux rameurs et un patron, pour me conduire au phare aussitôt que la marée le permettra. Vous chargez-vous de me rendre ce service ? Je payerai généreusement.

—Oh ! mon lieutenant, on sait que l'argent ne vous tient guère aux doigts ; vous n'êtes pas comme certaines personnes du pays... Eh bien ! voilà la barque de Ringard, qui a remporté le prix aux dernières régates : Jean Canté, qui est à terre, servira de patron et trouvera facilement deux marins pour manier les avirons... Vous aurez votre barque et votre équipage, je vous le promets... Mais pardon, excuse, si je suis trop curieux ; c'est donc une chose bien pressée qui vous appelle au phare ce soir ?

Léopold ne se souciait pas de révéler la cause véritable de cette excursion.

—Je peux être obligé d'un moment à l'autre, dit-il, demain peut-être, de quitter Plouharel et je ne veux pas m'en aller

sans avoir vu ce bon Bidouret, cette excellente Marianne qui m'ont rendu de si grands services.

—Je comprends ; je vais donc m'occuper de vous satisfaire ; soyez prêt aussitôt que la marée montera.

D'Hercourt semblait très contrarié de ce retard inévitable ; toutefois, après avoir remercié le douanier de sa complaisance, il retourna chez Colardeau.

Le petit major venait de rentrer de sa tournée et semblait être lui-même sous le coup d'une préoccupation très vive.

—Lieutenant, dit-il à son hôte, je n'ai pas cessé de surveiller ces gens, là-bas à la Maison-Grise, et devinez qui j'ai vu tout à l'heure se glisser de ce côté...

—Qui donc, mon cher docteur ?

—M. de Verville, qui est tombé ici comme une bombe... C'est à cause de vous sans doute qu'il s'est décidé à revenir... Encore une fois, prenez garde.

Léopold assura en souriant qu'il avait rencontré M. de Verville et qu'ils étaient au mieux ensemble.

—Mais, ajouta-t-il avec intérêt, êtes-vous sûr qu'il soit à la Maison-Grise ?

—Je n'oserais l'affirmer, quoiqu'il ait pris cette direction... J'étais assomé en ce moment par le vieux percepteur, qui me parlait de sa névralgie... En revanche, un peu plus tard, j'ai vu distinctement nos particuliers suspects retourner à leur voiture sous les royers, puis ils sont partis au grand galop par la route de Z***

Léopold réfléchit quelques secondes.

—Bah ! reprit-il, qu'importe ? Je saurai les retrouver, s'il en est besoin.

D'Hercourt raconta au docteur l'histoire du diamant, l'œil de *Vichou*, puis celle de la cassette d'acier oubliée par le soi-disant Tom Sandons ; enfin, il exposa comment il allait se rendre au phare et réclamer la précieuse cassette.

L'honnête docteur ne saisissait pas trop la corrélation qui existait entre ces divers événements, et il ouvrait des yeux étonnés.

—Ah ! et, d'Hercourt, demanda-t-il, quel est votre projet ?

—Quoi ! mon ami, ne voyez-vous pas les conséquences terribles que l'on peut tirer contre lord Arthur, ou Tom Sandons, du rapprochement de ces circonstances ? Écoutez bien ce que je suppose, ce qui doit être la vérité : Lord Arthur était rentré en France pendant qu'on le croyait encore à l'étranger ; il se rendit à Z***, où il s'aboucha avec le capitaine d'un bâtiment qui devait plus tard assurer sa fuite ; puis il vint un soir à la Maison-Grise et se fit reconnaître de Patrick, qui n'osa refuser de l'introduire. Soit de sang-froid, soit à la suite d'une discussion, lord Arthur frappa mortellement le pauvre vieillard, et essaya ensuite de se débarrasser de Patrick, qui, grâce à vous survécut à sa blessure. L'abominable parricide ne jugea pas à propos de dévaliser son père, ou peut-être n'en eut-il pas le temps. Il se contenta de prendre, sur un meuble, une cassette d'acier contenant un diamant de grand prix, sorte de talisman de famille qu'il désirait sans doute soustraire à l'examen des étrangers. Puis il retourna en toute hâte à Z***, s'y embarqua malgré la tempête, et fit naufrage près du phare, comme vous le savez. Plus tard, quand il partit précipitamment après m'avoir blessé, il n'eut pas le temps de reprendre la cassette, et elle est restée au phare où Bidouret la garde avec soin.

—Maintenant, si je parviens à m'emparer de cette cassette et à établir qu'elle a bien appartenu au vieux lord, qu'elle se trouvait dans sa chambre, qu'elle a été dérobée par l'assassin, et que cet assassin était Tom Sandons ou, autrement dit, lord Arthur Mac-Aulay, n'aurai-je pas jeté un jour éclatant sur cette horrible affaire ? N'aurai-je pas démasqué suffisamment un monstre d'astuce, de cruauté ? Or, tout cela est facile ; les gens du pays et Patrick lui-même ne manqueraient pas de parler ; et le châtement ne saurait tarder pour le coupable."

Le petit major avait écouté attentivement ces explications.

—Je conclus de tout cela, répliqua-t-il en souriant, que vous êtes rancunier en diable... Il y a pourtant encore bien des

obscurités dans l'affaire, et les menées qui existent autour de nous me font craindre quelque traquenard... Eh bien, voyons, irai-je avec vous ce soir au Phare-Neuf ?

—Pourquoi donc, mon cher Colardeau ? Je serai bien accompagné, et là bas je trouverai encore des amis ; pourquoi vous exposerai-je aux fatigues d'une promenade nocturne ?

Colardeau, qui avait ses habitudes et qui, d'ailleurs, ne prévoyait aucun danger pour le lieutenant, n'insista pas, et les deux amis passèrent le reste de la journée à s'entretenir de leur projet.

Le soleil était couché quand Léopold, en petite tenue et son manteau sur le bras, se dirigea vers le port où la barque l'attendait. Le brigadier avait rempli sa promesse ; le gardien Jean Canté était à son poste avec deux marins. D'Hercourt adressa des paroles encourageantes à ces braves, puis, s'étant assis à l'arrière, il commanda de pousser la barque.

C'était à peine s'il y avait assez d'eau pour sortir du port, et plusieurs fois le canot rencontra le gravier sous sa quille. Néanmoins, comme il était léger, habilement manœuvré, il ne tarda pas à gagner des eaux plus profondes.

On avait près de trois lieues à franchir, la nuit était venue, une nuit sans lune et dont les étoiles étaient à peine visibles à travers le brouillard. Cependant on ne pouvait s'égarer, car le phare venait d'allumer au loin son grand œil de feu, qui tantôt menaçait de s'éteindre, tantôt brillait d'un éclat éblouissant, selon des règles fixes. De plus, la mer avait, comme il arrive parfois, une phosphorescence qui, à elle seule, eût permis de se conduire, malgré les ténèbres.

Jean Canté qui était assis au gouvernail, derrière Léopold, dit avec gaieté :

—Il fera très noir quand nous arriverons au phare, aussi tout autre que moi éprouverait il des difficultés à se faire reconnaître des gardiens et à se faire ouvrir la nuit, mais j'ai pris mes précautions.

C'est bon, mon ami, je m'en rapporte à vous, répliqua Léopold distraitemment. Du reste, nous ne nous arrêterons pas longuement là-bas, je l'espère.

Au bout d'une heure, la terre n'apparaissait plus à l'horizon que comme une ligne sombre, sur laquelle brillaient quelques faibles lumières provenant des habitations de Plouharel. En revanche, la tour, avec son chapiteau lumineux, semblait grandir de minute en minute et se projetait majestueusement sur le ciel. On entendait que le clapotement des lames, le bruit des avirons battant l'eau en cadence. L'embarcation n'était plus qu'à un quart de lieue du phare, lorsque Jean Canté, qui tenait toujours le gouvernail, poussa une exclamation de surprise.

—Qu'y a-t-il ? demanda Léopold.

—Là, là, monsieur, dit le marin en étendant le bras vers la haute mer, ne voyez-vous pas quelques chose ?

D'Hercourt tourna les yeux vers le point indiqué ; il finit par apercevoir à une assez grande distance une forme vague qui se balançait au mouvement régulier des flots.

—C'est un navire, répliqua-t-il avec tranquillité ; que trouvez-vous d'extraordinaire là-dedans ?

—Appelez-vous cela un navire ? dit Jean Canté avec ce dédain à peine dissimulé des matelots pour les erreurs des terriens : il me semblait à moi... Mais triple tonnerre ! vous avez raison, ajouta-t-il aussitôt... On pouvait s'y tromper, car il y a réellement un navire et une barque.

Il désigna du doigt à Léopold un objet beaucoup plus rapproché que le premier et qui apparaissait comme une tache noir sur la mer.

Les deux matelots cessèrent de ramer.

—Le navire, reprit Jean, a mis en panne à côté de la roche des Trois-Marsouins et peut-être a-t-il jeté l'ancre... Quant à la barque, on dirait qu'elle nage pour gagner la terre ou tout au moins pour aborder au phare... Ah ! ça, camarades, pourriez-vous me dire ce que font la barque et navire ? C'est louche, à mon avis.

Les deux rameurs étaient de cette opinion, et on se livrait aux suppositions les plus hasardées

—Bah ! dit Léopold, quoi de surprenant qu'un navire et son canot se rencontrent si loin de la côte ? Nuit et jour il passe des bâtiments de toutes les nations.

Les marins continuaient de ne pas trouver la chose aussi simple quand Jean Canté s'écria, en se frappant le front :

—J'y suis !... Il y a autour du phare un banc d'huîtres que l'on n'exploite plus depuis plusieurs années parce qu'il menaçait de s'épuiser ; je gage que le navire et la barque sont des Anglais qui viennent en tapinois draguer nos huîtres !

Cette idée parut judicieuse aux rameurs.

—C'est cela, s'écria l'un d'eux qui était pêcheur et que cette violation du droit internationale transportait d'indignation ; vous avez mis le nez dans la vérité, monsieur Jean, je vous le garantis... Voyez-vous l'embarcation, qui rôde autour du phare, est en train de sonder le banc, puis le navire jettera sa drague... Quelle misère ! Ces Anglais n'en font jamais d'autres... Comme s'ils n'avaient pas assez d'huîtres chez eux !

—Ecoutez, les amis, reprit Jean avec animation ; nous allons bien vite conduire M. d'Hercourt au phare, où il ne s'arrêtera pas longtemps, puis nous retournerons à Plouharel et nous donnerons le mot à la douane. Alors nous reviendrons en force pour pincer ces chiens d'Anglais !

—Tout cela est fort bien, interrompit Léopold, qui ne partageait pas la haine traditionnelle des pêcheurs français contre les pêcheurs Anglais, mais, pour revenir bien vite, il faut nous hâter d'avancer, car nous perdons du temps.

Les rameurs se renifèrent à leurs avirons, tandis que Jean reprenait la barre du gouvernail, et le canot poursuivit sa route. Cependant les marins ne pouvaient s'empêcher de regarder fréquemment vers la haute mer et de se communiquer leurs observations à demi-voix.

On fut bientôt dans le voisinage du phare qui projetait au loin ses rayons lumineux, tandis que son pied demeurait dans l'ombre. Toutefois, la marée n'étant pas haute, le rocher qui portait la tour était encore visible, masse énorme sur laquelle la mer se brisait. Le navire demeurait à la même place, sans une lumière à bord, comme abandonné. Quant à la barque suspecte, elle avait disparu, soit qu'elle se fut éloignée, soit qu'elle fut cachée derrière l'écueil.

—Qu'est-elle devenue ? disait Jean en hochant la tête ; il y a certainement une diablerie là-dessous... Mais tout cela se règlera en temps et lieu... Il s'agit à présent d'avertir le père Bidouret, qui d'ordinaire fait le premier quart dans la chambre de service.

Il prit sous son banc une clochette qu'il avait apportée, et, l'agitant à tour de bras, en tira un son clair qui dominait le clapotement des lames contre la roche.

VI

NOUVEAUX EXPLOITS.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous devons revenir un peu en arrière et dire ce qui s'était passé à la Maison-Grise après le départ de Léopold.

Resté seul dans le salon vert, Patrick avait déposé ce masque d'idiotisme dont il semblait se couvrir dès qu'on excitait sa défiance. Il était plongé depuis quelques instants dans ses réflexions, quand un bruit léger lui fit retourner la tête. Sur le seuil de la porte, un homme se tenait debout, souriant d'un sourire narquois.

Patrick se leva impétueusement et ses yeux se portèrent vers le couteau à tailler le bois qu'il avait déposé sur la table ; mais il n'y toucha pas et se contenta d'attendre qu'on lui adressât la parole.

—Bonjour, Patrick, dit-on en anglais.

Et celui qui parlait alla s'asseoir dans un fauteuil.

Patrick s'inclina, par un mouvement raide et automatique, mais ne prononça pas une parole.

—Je vois avec plaisir, poursuivit le visiteur d'un ton cares-

sant que vous ne paraissiez plus du tout vous ressentir de votre blessure ?

—Ce n'est pas la faute de mylord.

—Que voulez-vous ! voilà ce que c'est de n'être pas sûr de ses amis... Cependant, maître Patrick, vous n'avez pas à vous plaindre de mes procédés à votre égard depuis l'accident. Vos appointements vous ont été payés, comme autrefois, et vous avez eu la paisible jouissance de cette maison. Il y a là de quoi effacer bien des torts ; mais ce n'est rien auprès de ce que j'ai l'intention de faire pour vous !

Patrick se taisait toujours.

Il reprit après une pause :

—Il y a dans les grandes familles, maître Patrick, des secrets qui sont au-dessus de la portée des gens de votre état... Mais ce n'est pas pour écouter des jérémiades que je suis venu ici... Sachez être discret, continuez à lire tranquillement votre bible, et vous n'aurez pas à vous plaindre de votre sort ; sinon, apprenez qu'un homme comme vous est si peu de chose pour moi... Laissons cela ; tout à l'heure, vous avez vu cet étourneau d'officier Léopold d'Hercourt ?

—Oui, mylord

—Et il a cherché à vous faire parler, comme les autres !



Il s'agit de s'emparer avant Léopold d'Hercourt de cet objet....

—Que diriez-vous, poursuit lord Arthur MacAulay, qu'on a deviné sans doute, si je vous donnais par acte authentique cette maison avec tout ce qu'elle contient de meubles et si je vous assurais de plus un revenu suffisant pour y vivre en paix jusqu'à la fin de vos jours ?

Patrick eut besoin d'un effort afin de répondre d'une voix altérée :

—Si cela était, mylord, je ferais jusqu'à la fin de mes jours ce que j'ai fait déjà. J'aurais un respect religieux pour cette demeure, je la considérerais comme un temple consacré au souvenir du bon maître que j'ai perdu et où tout me rappelle sa présence...

Le fidèle serviteur avait les yeux pleins de larmes.

—Taisez-vous ! interrompit lord Arthur, dont le visage était devenu sombre comme la nuit.

—Oui, mylord.

—Que lui avez-vous répondu ?

—Ce que j'ai répondu aux autres... Des choses vagues, insignifiantes, c'est-à-dire, rien.

—On prétend, en effet, maître Patrick, que vous avez un très beau talent pour contrefaire l'idiot, et je vous en félicite... Mais êtes-vous sûr de n'avoir pas prononcé quelque parole imprudente ?

—Mylord, j'oserais affirmer...

—Vous êtes pieux, Patrick : prenez garde à vos paroles... Tenez, vous n'êtes pas sûr... Que lui avez-vous dit ?

—Eh bien, mylord, comme M. d'Hercourt avait des soupçons, par le motif que l'on n'avait rien dérobé après le... après l'événement, je me suis laissé aller à parler de la cassette d'acier et j'ai conté l'histoire de *Peël de Vichnou*.

—Au diable l'imbécile ! dit lord Arthur en frappant du pied.

Et il se mit à se promener à pas rapides dans la chambre. Comme il passait devant la porte quelqu'un se montra du dehors et lui fit un signe mystérieux. Lord Arthur répondit par un mouvement de la main, et l'on se hâta de se retirer avant d'avoir été vu de Patrick.

Alors Arthur, se rapprochant de l'ancien valet de confiance dit avec dureté :

—Vous avez commis une sottise, monsieur ; je n'aime pas qu'on regarde dans mes affaires. Votre faute est d'autant plus grave que j'ai égaré ce diamant et que je crains... Faites l'idiot, mon cher ; faites-le si bien que l'on ne soupçonne jamais par votre imprudence mes secrets de famille. Si je suis content de votre discrétion, je vous le répète, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi ; dans le cas contraire, souvenez-vous que je brise ce qui gêne... Quoique absent et invisible, je surveillerai toutes vos actions, toutes vos paroles. A la moindre imprudence de votre part, vous apprendrez de quoi je suis capable... si vous ne le savez déjà !

Lord Arthur se disposait à sortir ; à son grand étonnement, Patrick, au lieu de paraître intimidé, releva la tête et répliqua d'un ton austère :

—Ne croyez pas, mylord, que des promesses ou des menaces puissent m'empêcher d'agir selon ma conscience. Moi, qu'importe ! Je suis né sur vos terres, ma chétive existence vous appartient ; mais mylord votre père n'était pas seulement pour moi un maître respecté, il était un bienfaiteur, j'oserais presque dire un ami, et en gardant votre effroyable secret, je suis certain que lui-même approuverait mon silence. Pour lui, comme pour moi, l'honneur de votre famille passe avant tout, et qu'arriverait-il si un jour le monde entier venait à apprendre... D'ailleurs, dans ce pays, les châtements sont si hideux, si ignobles, si contraires au texte des livres sacrés, si indignes d'un noble Anglais, que je me laisserais couper la langue avant de prononcer un mot pour exposer un Mac-Aulay à de pareilles infamies !

Tout bizarre, tout puéril même que fût le sentiment exprimé par Patrick, le jeune lord ne parut nullement disposé à le tourner en moquerie. Son visage était devenu livide ; des gouttes de sueurs perlaient sur son front.

—Il suffit, dit-il sèchement ; quel que soit le motif de votre discrétion, je ne m'en soucie guère, pourvu que vous soyez discret... Veillez bien sur vous-même.

Et il disparut subitement, comme il était venu.

Dans la pièce d'entrée, lord Arthur rejoignit la personne qui l'attendait et qui n'était autre que son confident, M. Georges. Tous les deux s'empressèrent de quitter la maison ; et, pendant qu'ils marchaient côte à côte, il eut été facile de constater une particularité bizarre ; c'était que le maître et le secrétaire se ressemblaient d'une manière frappante. Leur taille, leur maintien étaient les mêmes : même caractère de physionomie. La barbe et les cheveux, coupés d'une façon identique, avaient des nuances pareilles, peut-être par suite de quelque artifice de teinture. Enfin ils portaient des costumes tout à fait semblables, et, bien qu'on les distinguât aisément quand ils étaient l'un près de l'autre, la confusion pouvait devenir facile quand on les voyait isolément.

Georges demanda d'un ton d'intérêt :

—Eh bien, mylord ?

—Pas d'inquiétude à avoir du côté de Patrick. Il en a pourtant dit plus long que je n'aurais voulu à propos de la cassette d'acier et du diamant l'œil de *Vichon*. Heureusement d'Hercourt peut-être n'aura vu là qu'un conte d'idiot... N'importe, Georges ; il fait songer à cette malheureuse cassette que j'ai eu la sottise de laisser au phare ; elle y est sans doute encore et comme elle est cachée dans un endroit où l'on va très rarement, elle n'a pas été découverte par les gardiens. Vous êtes-vous assuré s'il y avait dans le port de Z*** un navire qui pût servir mes projets ?

—J'ai déjà votre affaire, mylord ; un de nos bâtiment cabo-

teurs se trouve encore à Z*** où il achèvera cargaison de denrées. Le patron est un ivrogne sans autorité ; l'équipage se compose d'une douzaine de chenapans, prêts à tout pour une pièce d'or ou une bouteille de gin. J'ai employé l'autorité de votre nom, j'ai payé largement et, dès à présent, nous pouvons disposer du navire.

—A merveille ; vous êtes un homme précieux. Georges ; vous êtes plein de ressources, toujours préparé à réparer les sottises que mon caractère bouillant me fait commettre !

Georges n'avait pas, en ce moment, cette double physionomie dont d'Hercourt avait été frappé et il laissait voir une expression cynique sur son visage.

—Mylord me rend justice, répliqua-t-il ; et comment suis-je récompensé souvent de mes services ? Par des rebuffades...

—Bon ! est-ce que je ne vous donne pas toute liberté de me voler ? répliqua lord Arthur en souriant ; je soupçonne, maître Georges, que vous êtes déjà passablement riche... Et puis, ne partagez-vous pas avec moi les avantages de mon rang, si bien que, Dieu me damne ! vous êtes plus lord Mac-Aulay que moi-même... qui le suis si peu ?... Mais brisons-là... Il est temps de partir et ce Verville se fait bien attendre.

—Justement le voici, mylord.

Mac-Aulay et Georges avaient gagné le bouquet de noyers, et ils avaient laissé leur voiture à la garde d'un domestique. Sur la route, on voyait, en effet, M. de Verville qui s'avancait de leur côté et qui, en les reconnaissant, doubla le pas.

—Vous êtes en retard, monsieur, dit lord Arthur durement, et j'allais retourner à Z***. N'avez-vous donc pas reçu mon invitation de vous trouver ici à pareille heure ?

—Si, si, mylord, répliqua Verville d'un ton humble.

—Hâtons nous... Savez-vous enfin pour quel motif votre pupille est venu à Piouharel ?

—On ne peut que le présuner, mylord ; mais certainement il n'est pas venu pour l'affaire de Blérot, car il a passé à Z*** sans daigner s'arrêter chez ce maudit chicaneur. Ce n'était pas non plus pour voir une certaine dame qui me touche de près, car pendant deux jours il n'a pas songé à faire une visite à la ferme, et tout à l'heure il a presque fallu user de violence pour l'y faire entrer... Le motif de son voyage est donc évidemment le désir de retrouver les traces de ce Tom Sandons, qu'il croit voir et reconnaître partout.

Lord Arthur fronça le sourcil.

—Comment avez-vous cette conviction, monsieur ? demanda-t-il.

—Quelques renseignements fournis par madame de Verville, au sujet d'un objet oublié au phare, ont paru mettre Léopold sans dessus dessous. Il est parti en toute hâte et il a peut-être l'intention de s'embarquer aussitôt que la marée le lui permettra.

Le lord et Georges échangèrent un regard rapide. Mac-Aulay fit encore plusieurs questions sur l'objet oublié et après avoir écouté les détails que Verville pouvait lui fournir, il reprit :

—C'est bien, monsieur, vous saurez plus tard quel intérêt j'ai à connaître les faits et gestes de M. d'Hercourt ; et, malgré ses allures sournoises, peut-être avez-vous intérêt à les bien connaître vous-même... Ne manquez pas de m'écrire à Z*** tout ce qui le concerne... Adieu.

Le maître et le secrétaire monterent dans leur voiture et partirent.

—Maudit soit cet orgueilleux Anglais ! murmurait Verville debout au bord du chemin ; quel rôle me fait-il jouer ? Je commence à entrevoir d'horribles choses dans tout ceci, et si j'acquiesçais la preuve... En attendant, il me tient et je suis forcé d'obéir... Que l'enfer le confonde !

De leur côté, lord Arthur et Georges retournaient à Z*** au galop de leurs chevaux.

—Georges, disait le lord à son confident, il n'y a plus à hésiter... Ce que nous voulions faire, il faut le faire aujourd'hui même. J'ai besoin de votre audace, de votre esprit

actif et délié, de vos ingénieuses inventions... Il s'agit de s'emparer avant Léopold d'Hercourt, de cet objet qui m'appartient et qui, comme je le prévoyais, est demeuré au phare. Il le faut, entendez-vous ?

—Ce sera donc, mylord ; et comme notre bel officier ne pourra sortir du port de Plouharel avant ce soir, à l'heure de la marée, nous serons plus diligents que lui... Ah ! par exemple, je ne saurais répondre qu'il n'arrivera pas quelque accident à cet obstiné qui nous cause tant de soucis !

Mylord sourit d'un air étrange.

Maintenant revenons à Léopold d'Hercourt, que nous avons laissé dans sa barque, au moment où il allait aborder au Phare-Neuf.

Jean Canté avait commandé aux rameurs de relever leurs avirons, et continuait d'agiter sa cloche. Cependant il ne semblait pas que ce signal eût été remarqué des gens du phare, car personne ne bougeait à l'intérieur. Les lampes, derrière leurs puissants appareils lenticulaires, continuaient leur mouvement de rotation habituel, projetant successivement leur lumière sur toutes les parties de l'horizon ; mais aucune fenêtre de la tour ne s'éclairait ; tout y paraissait déjà endormi, même le gardien de service.

Enfin, pourtant, le vacarme incessant de la cloche parut avoir attiré l'attention ; sur l'espace de balcon établi à la base de la lanterne, quelqu'un se montra qui promena un regard étonné autour de lui. La barque, perdue au milieu des ténèbres, n'était pas visible de cette immense élévation ; une voix, qui semblait venir des nuages, cria :

—Ho ! qui hèle ?

Jean cessa de sonner et, formant un porte-voix de ses deux mains, il répondit de toute la vigueur de ses poumons :

—C'est moi, Jean Canté... Barque de Plouharel !

On eût dit que cette visite, à pareille heure, stupéfiait l'homme du phare ; il resta d'abord silencieux ; enfin il reprit :

—Que voulez-vous ?

—Ouvrez la porte... Je vous amène du monde.

Peut-être cette demande excita-t-elle encore la défiance ; néanmoins, on répondit, après une courte hésitation :

—Amarrez votre canot... Je descends.

Et celui qui parlait quitta la plate-forme.

On poussa la barque au pied de l'échelle et on l'attacha à un anneau de métal.

—Ma foi ! monsieur le lieutenant, disait Jean Canté, si je n'avais été là, vous auriez pu vous en retourner comme vous êtes venu... Le père Bidouret est intraitable sur le chapitre des règlements, et il est défendu d'ouvrir le phare pendant la nuit, sauf dans les cas de nécessité.

On attendit en silence que la solide porte de bronze jugeât à propos de tourner sur ses gonds. Quoique les lames se brisassent à intervalles réguliers contre le roc, on crut plus d'une fois distinguer un murmure de voix humaines, au milieu des bruits de la mer ; mais on s'imagina que ce chuchotement provenait de l'intérieur du phare, et on ne s'en alarma pas.

Enfin les étroites fenêtres, pratiquées aux divers étages de la tour, s'éclairèrent successivement, à commencer par la plus élevée ; puis, il se fit un bruit de ferraille, et la porte tourna en projetant un reflet lumineux.

—Passez le premier, monsieur, dit Jean à d'Hercourt qui s'accrochait déjà lestement à l'échelle ; restez-là, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux rameurs, et maintenez la barque, car la marée n'a pas fini de monter... Si M. Bidouret nous fait la politesse d'un coup d'eau-de-vie, on vous apportera votre part.

Et il se mit à grimper avec agilité.

Dans le vestibule, ils trouvèrent le père Bidouret qui, toujours affublé de son tablier huileux et une lampe à la main, les regardait d'un air inquiet. En reconnaissant son camarade Jean et l'officier, il se rassura.

—Est-ce bien vous, monsieur d'Hercourt ? s'écria-t-il ; je ne pouvais y croire... Certainement vous êtes toujours le bienvenu ; mais vrai, ce n'est pas vous que j'attendais ici à pareille heure !

—C'est ce que je disais au lieutenant, reprit Canté, qui, en présence du gardien-chef, croyait devoir se montrer rigoureux sur la consigne. " Mon lieutenant, lui disais-je, on n'entre pas comme ça la nuit dans un phare de premier ordre... C'est contraire aux règlements." Mais il est opiniâtre et je n'ai pas osé résister.

—J'ai tenu, en effet, à me rendre ici, malgré l'heure avancée, répliqua Léopold ; j'ai voulu vous voir, père Bidouret, ainsi que votre fille Marianne... et puis j'ai un autre motif encore.

—Bien, bien, monsieur, dit Bidouret avec sa bonhomie ordinaire, et puisque vous voulez voir le Marianne, la voici qui descend... Elle est curieuse comme une chatte, et elle désire sans doute savoir ce qui se passe, pendant que son mari guette de là-haut un navire qui nous est suspect.

En effet, on entendait des pas dans l'escalier en calimaçon, et bientôt Marianne apparut tout effarée. Sans doute la brave femme avait déjà pris un à compte de sommeil, car elle avait les yeux mal ouverts, et, tout en marchant, elle réparait le désordre de sa toilette.

Comme elle s'approchait des visiteurs, le sourire sur les lèvres, un léger bruit se fit au dehors, un cri, aussitôt étouffé, s'éleva au-dessus du grondement sourd de la mer. Les assistants le remarquèrent à peine ; Canté, seul, se retournait pour en chercher la cause, quand Marianne s'écria, en rajustant sa coiffe :

—Sainte Vierge ! monsieur Jean, par quel miracle nous arrivez-vous si tard ? Que se passe-t-il ?

—Rien de bien effrayant, ma chère Marianne, répondit Léopold ; seulement la marée ne nous a pas permis de venir plus tôt... Comme je ne prétends causer ici aucun dérangement, je vais vous dire, tout de suite, l'objet principal de mon voyage... Marianne, n'avez-vous pas trouvé, dans la chambre occupée autrefois par Tom Sandons, un coffret d'acier que cet homme y avait laissé lors de sa fuite précipitée ?

—Certainement, monsieur ; mais la petite boîte de fer était tellement rouillée qu'il a été impossible de l'ouvrir.

—Eh bien ! verriez-vous un inconvénient à me la remettre ? Oh ! que votre probité ne s'alarme pas ! Cette boîte ne restera pas entre mes mains et passera immédiatement dans celles de la justice.

—Très volontiers, monsieur d'Hercourt ; c'est mon père qui a la clef du tiroir, et comme on pourrait lui demander compte d'une chose qui ne lui appartient pas...

—J'affirme à l'excellent M. Bidouret, reprit Léopold, qu'il ne sera nullement compromis pour m'avoir confié cette cassette. Au contraire, il devra plus tard exposer devant le juge de quelle manière elle a été oubliée ici.

—Je ne dis pas le contraire, monsieur l'officier, répliqua Bidouret en se grattant l'oreille ; mais, comme le rappelle Marianne, cet objet n'est pas à moi, et bien qu'il appartienne à un coquin, l'idée m'est venue.

—Allons ! interrompit Léopold avec impatience, n'ayez pas de scrupules, et conduisez-moi à la chambre où est enfermé le coffret ; j'ai hâte de repartir.

—A dire vrai, monsieur, j'ai craint.

Le bonhomme s'interrompit, les yeux fixés vers la porte du phare, comme s'il voyait quelque chose de nouveau et d'effrayant. En effet, plusieurs hommes, vêtus de couleurs sombres et le visage noirci avec du charbon, venaient de se glisser sans bruit dans le vestibule.

—*All right !* s'écria une voix ferme.

Ces paroles étaient sans doute un signal ; les inconnus se ruèrent sur les assistants avant qu'ils eussent songé à se défendre, les renversèrent et se mirent à les garrotter avec des cordes dont ils avaient eu soin de se munir.

La lampe de Bidouret fut renversée et s'éteignit ; le vestibule demeura plongé dans une obscurité profonde. Léopold et Jean Canté résistèrent avec courage, mais le gardien chef et sa fille furent solidement attachés avant d'avoir pu comprendre de quoi il s'agissait. Marianne poussait des cris aigus et Jean disait en se débattant :

—Encore ces chiens d'Anglais ? Ce sont mes voleurs d'huîtres... que l'enfer les confonde !... A moi, Pierre ! Yvon ! cria-t-il aux gens restés dans la barque.

Les pauvres rameurs étaient sans doutes réduits eux-mêmes à l'impuissance, car personne ne répondit à cet appel.

Léopold d'Hercourt luttait énergiquement contre deux robustes gaillards qui s'acharnaient après lui, et qui réussirent enfin à le renverser comme les autres. Cependant, lorsqu'il tomba, il dit tout haut avec un accent de rage :

—Assassin ! parricide ! c'est encore toi sans doute ? Mais j'aurai mon tour... je serai pour toi le châtiment de Dieu !

On ne répondit pas et rien ne permit de croire que l'on eût compris ces paroles.

La lutte avait été courte ; quand elle fut terminée et quand les gens du phare, ainsi que d'Hercourt et Jean Canté, furent garottés, les inconnus se concertèrent à voix basse. L'un d'eux, ayant enflammé une allumette, ralluma non-seulement la lampe de Bidouret, mais encore une lanterne suspendue dans le vestibule.

A cette clarté, il fut facile de s'assurer que ces coquins étaient au nombre de six. Ils portaient le costume des marins de rang infime, et aucun signe extérieur ne trahissait le chef. Tous, comme nous l'avons dit, avaient les mains et le visage noirs, et malgré les assertions de Jean, ils ressemblaient beaucoup plus à des charbonniers qu'à des pêcheurs.

Il n'y avait plus dans le phare que le mari de Marianne qui fût resté libre ; il ne le fut pas longtemps. Le pauvre diable, attiré enfin par les cris lamentables de sa femme, descendit en courant l'escalier et tomba dans les bras de deux de ces farouches charbonniers qui l'épiaient ; il fut pris, attaché, jeté comme un ballot à côté des autres, avant d'avoir pu se reconnaître.

Les envahisseurs se trouvaient donc les maîtres ; ils chuchotèrent un moment, et deux d'entre eux, qui semblaient commander, s'approchant du gardien principal, lui enlevèrent son troussseau de clefs. Puis ils s'emparèrent de la lampe et monterent dans le phare avec une assurance qui pouvait donner à penser qu'ils en connaissaient les êtres.

Grâce à la sonorité de la tour, on les entendit visiter successivement les divers étages, et en particulier celui qui avait été occupé par Tom Sandons. Mais sans doute ils ne trouvaient pas ce qu'ils cherchaient, car ils allaient de chambre en chambre avec une sorte d'impatience. Après un temps assez long, ils redescendirent, et, malgré la couche de charbon qui couvrait leurs visages, on y lisait à la fois de la consternation et de la colère.

L'un d'eux dit en français au gardien-chef, d'une voix qu'il cherchait évidemment à déguiser :

—Qu'avez-vous fait de la boîte d'acier oubliée par un voyageur dans la chambre du cinquième étage ?

—Ah ! vous parlez donc ? demanda Bidouret avec plus de fermeté qu'on en pouvait attendre de lui dans sa position critique ; et c'est à cause de cette maudite boîte que vous nous faites tant de misères ? Laissez-moi regagner bien vite la chambre de service pour remonter le mouvement du phare, et ensuite je répondrai.

—Parlez, parlez, répliqua l'autre charbonnier ; ce vieil imbécile nous fait perdre notre temps ! ajouta-t-il en frappant du pied.

Son compagnon l'engagea tout bas à se contenir.

—Bon ! s'écria Marianne qui, n'ayant plus de libre que la langue, s'évertuait à l'employer ; j'avais bien raison de dire que ces vauriens d'Anglais étaient de la même bande que l'ancienne ?... Ah ! cette fois, tas de chenapans, on vous mettra à la raison ; on enverra chercher des canons à Cherbourg, s'il le faut, pour vous exterminer tous.

Ces menaces ne semblaient pas produire beaucoup d'impression sur les deux chefs. Bidouret reprit de son côté :

—Voyons, c'est pas tout ça, messieurs les Anglais ; le service me réclame, et il est temps d'aller remonter le mouvement d'horlogerie qui fait tourner les lampes... Si le phare

s'arrêtait, songez donc aux malheurs qui pourraient en résulter ? Les navires au large ne s'y reconnaîtraient plus, et, sur nos côtes dangereuses, on peut se perdre par le temps le plus calme. Un navire anglais est capable de s'y laisser prendre aussi bien qu'un français.

Le charbonnier qui avait parlé déjà s'avança sur lui d'un air furieux ; il tenait à la main un poignard à pointe acérée, qu'il posa sur la gorge du gardien-chef.

—En n'irons-nous ? s'écria-t-il ; où est la boîte d'acier ?... Répondez, ou vous êtes mort !

Un cri de terreur fut poussé à la fois par tous les prisonniers. Bidouret lui-même jugea à propos de se montrer un peu moins zélé pour le service du phare.

—Ne me tuez pas, monsieur, répliqua-t-il avec épouvante ; aussi bien, que voulez-vous que je vous dise ? Cette boîte... je ne l'ai plus.

—Où est-elle ?

—Voilà... Elle est restée longtemps ici ; mais, afin de la mettre en lieu de sûreté, je l'ai apportée, il y a plus de quinze jours, à ma maison de Plouharel, et je ne la rendrai qu'à son propriétaire, s'il vient me la réclamer en personne.

Le questionneur parut cruellement contrarié.

—Cela est-il bien vrai ? demanda-t-il.

—J'en prends Notre-Dame-d'Auray, saint Michel, tous les saints du paradis à témoin... et je suis incapable d'enfreindre un pareil serment.

—Je crois bien, père, vous seriez damné ! s'écria Marianne ; mais il ne fallait pas jurer !

Le chef anglais réfléchit quelques minutes ; enfin, un sourire bizarre laissa voir ses dents blanches entre ses lèvres noires.

—Eh bien, bonhomme, reprit-il, promettez-vous, d'une manière solennelle, de restituer cet objet à la personne qui l'a perdu ?

—Pourquoi pas ? Je serai honnête homme, même envers un gueux ; si cet Anglais, M. Tom Sandons, vient me réclamer sa boîte, je la lui rendrai.

—Et vous ne chercherez pas à lui tendre un piège ? Vous résisterez aux obsessions de quiconque voudrait s'emparer de ce coffret, dont le contenu est de grande valeur ?

—Plus son contenu est précieux, plus je serai fidèle à ma parole... M. Tom Sandons peut se présenter chez moi à Plouharel et, tout gredin qu'on le dit, je lui restituerai loyalement son bien... mais à lui seul, entendons-nous, seulement à lui !

—Seriez-vous prêt à vous y engager par serment ?

—Volontiers, mais à la condition que vous nous détacherez, moi et tous les autres, et que vous vous retirerez au plus vite.

—J'accepte... Jurez.

Bidouret répéta le serment qu'il avait fait déjà.

—À la bonne heure ; maintenant quand pourra-t-on se présenter chez vous à Plouharel ?

—Dans deux jours notre service sera fini ; ma fille, mon gendre et moi, nous retournerons en terre ferme... C'est donc à partir du troisième jour, après celui où nous sommes, que ce monsieur anglais pourra venir... et l'on verra si je suis bon chrétien !

—C'est entendu ; Tom Sandons viendra.

L'engagement pris par le chef des charbonniers parut causer un certain mécontentement à son compagnon, qui se mit à lui parler bas avec vivacité. Mais le chef haussait les épaules et une espèce d'obstination farouche brillait dans ses yeux.

Marianne disait à Bidouret avec un accent de reproche :

—Ah ! père, comment avez-vous pu jurer pareille chose ? Ce Tom Sandons est un affronteur, un bandit, un scélérat qui a tenté d'assassiner M. d'Hercourt.

—Le coffret est à lui pourtant, répliqua le Breton qui, de sa part, ne manquait pas d'entêtement ! je ne connais que cela... Enfin, j'ai juré.

—Mais je n'ai rien juré, moi ! murmura Léopold, et je prendrai ma revanche.

Bien que ces paroles eussent été prononcées trop bas pour être entendues, le chef des charbonniers parut en deviner le sens. Il regarda Léopold d'un air de haine et donna un ordre en anglais à ses hommes. Aussitôt ils se saisirent du malheureux officier et se mirent en devoir de l'emporter hors du phare... Léopold se débattait avec énergie :

—Ne touchez pas à M. d'Hercourt, s'écria Bidouret ; il est des nôtres... Laissez-le, ou je renonce à nos conventions et j'envoie tout au diable.

—Il n'est pas compris dans le marché, répliqua l'Anglais ; nos conventions ne concernent que vous et les gens du phare. Tenez votre promesse ; moi je tiendrai la mienne.

En même temps, il coupa, avec cette lame fine et acérée qu'il avait à la main, les cordes dont le gardien était attaché. Devenu libre, Bidouret voulut secourir le pauvre officier que quatre hommes venaient d'enlever dans leurs bras ; il fut repoussé.

Au moment où Léopold, qui essayait vainement de résister, franchissait la porte, il s'écria d'une voix forte :

—Si je péris, les honnêtes gens, ici présents, sauront que j'ai été assassiné par...

Il n'acheva pas ; un bâillon venait d'être posé sur sa bouche et l'on n'entendit plus que des sons inarticulés.

Tous les envahisseurs sortirent à sa suite ; le gardien-chef resta un moment interdit et bouleversé.

—Détachez-nous bien vite, Bidouret ! s'écrièrent Jean Canté et Gaspard.

—Et moi, et moi, père ! dit Marianne elle-même ; vite.. J'aurai peut-être encore le temps d'arracher les yeux à quelqu'un de ces malfaiteurs !

Bidouret n'eut pas d'autre pensée que celle de ses devoirs professionnels.

—Et le phare ! s'écria-t-il.

Sans s'inquiéter du reste, il gravit lestement l'escalier pour aller remonter le mouvement d'horlogerie. Son absence ne fut pas longue ; mais, quand il revint, Marianne avait déjà trouvé moyen de se détacher et de détacher ses compagnons d'infortune. Tous alors accoururent sur l'étroite plate-forme de rocher qui précédait la porte du vestibule.

La marée étant haute, le flot pénétrait presque dans la tour. Une barque, amarrée au rocher, se balançait sur les lames ; et dans cette barque se trouvaient les deux rameurs de Plouharel, qui, dès le premier moment, avaient été eux-mêmes bâillonnés et garrottés par les envahisseurs du phare. Au loin, dans l'ombre, une autre barque s'enfuyait de toute la vitesse de six avirons, maniés avec vigueur et d'extériorité.

On délivra les rameurs et on voulut courir après la barque anglaise ; mais elle avait déjà une grande avance ; d'ailleurs, elle pouvait être appuyée par l'équipage du navire dont elle dépendait. Force fut donc de renoncer à toute poursuite, et on se contenta de se répandre en lamentations sur le sort de Léopold d'Hercourt.

VII

LE DÉLAI

Deux jours s'étaient écoulés, et tout le village de Plouharel était encore en émoi, en raison de l'acte de violence commis au phare par un navire anglais, surtout à cause de l'enlèvement de Léopold d'Hercourt, dont on n'avait aucune nouvelle. La justice avait été avertie ; les autorités maritimes et militaires étaient sur pied. Cependant on ne connaissait encore les circonstances de l'attentat que par les rapports de Jean Canté et des marins de la barque ; on attendait pour agir les témoignages de Bidouret et des autres gens du phare, qui devaient rentrer le soir même à Plouharel.

Dans l'après-midi du second jour, M. de Verville était assis avec Nathalie sous un berceau de son jardin. Une table de pierre supportait un verre et un flacon d'absinthe, cette liqueur funeste qui cause tant de ravages dans l'organisme et

dans l'intelligence. Verville tenait d'une main un cigare allumé, de l'autre un journal qui venait d'arriver. Nathalie travaillait à un ouvrage d'aiguille. Un troisième siège était vide ; c'était celui que madame Hubert avait quitté, un moment auparavant, pour aller vaquer dans la maison à quelque soin de ménage.

M. de Verville, tout en dégustant son absinthe et en fumant son cigare, jetait parfois un regard oblique sur sa femme. Nathalie était triste ; elle avait le teint pâle, les traits tirés, les yeux abattus. Parfois des soupirs s'échappaient de sa poitrine ; et, interrompant son travail, elle restait immobile, son aiguille à la main.

Pendant une de ces distractions mélancoliques, son mari lui dit brusquement, avec la fausse bonhomie qui le caractérisait.

—Je gage, ma chère, que je sais le motif de tous ces soupirs ?

—Ne vous occupez pas de cela, monsieur, répliqua Nathalie qui se remit à l'ouvrage avec une rapidité fiévreuse.

—C'est toujours pour ce pauvre Léopold que vous vous déssolez ainsi, n'est-ce pas ? Allons ! reprenez courage... Un solide gaillard tel que lui, ça ne se perd pas facilement ; ce n'est ni casuel, ni fragile, morbleu !... Il va nous revenir un de ces jours.

—Le croyez-vous, monsieur ? Pensez-vous, en effet, qu'ils ne l'ont pas tué ?

—Verville partit d'un éclat de rire.

—Hein ! petite, je vous y prends cette fois ? reprit-il ; niez-vous encore que vous aimiez mou vaurien de pupille ?

Nathalie se redressa par un mouvement fier et impétueux.

—Eh ! monsieur, dit-elle, comme poussée à bout par l'excès de la douleur et de la colère, que vous importent mes pensées, mes affections, pourvu que j'aie accompli loyalement mes devoirs envers vous ? Ma conscience ne me reproche pas l'intérêt que j'éprouve pour un ami, victime de je ne sais quelle mystérieuse intrigue. J'ai su lui inspirer tant de respect, que le sentiment dont vous faites l'objet de vos continuelles plaisanteries a toujours, s'il existe, été contenu dans de justes bornes...

—Vraiment, ma chère, même pendant cette nuit où, le bel officier et vous, vous restâtes enfermés dans une chambre du Phare-Neuf ?

—Vous m'insultez, monsieur, dit Nathalie en fondant en larmes ; la nuit dont vous parlez, M. d'Hercourt me protégea noblement contre les entreprises d'un scélérat, et il fut sur le point de payer de sa vie le service qu'il m'avait rendu. Que serais-je devenue si je n'avais eu alors auprès de moi un homme courageux et dévoué ? Déjà, au moment du naufrage du yacht, il m'avait retiré de l'abîme, quand celui qui avait le devoir de me venir en aide me repoussait brutalement et ne songeait qu'à son propre salut...

Les sanglots lui coupèrent la parole.

—Toujours cette sottise ! dit M. de Verville en haussant les épaules ; je vous ai déjà expliqué, madame, que je n'avais nullement conscience de ce que je faisais dans ce vilain moment. Je ne voyais plus, je n'entendais plus, j'obéissais à un instinct purement machinal. Si je vous ai repoussé, comme vous dites, c'est sans le savoir, par un mouvement involontaire...

—Que Dieu vous juge ! murmura Nathalie en reprenant son ouvrage.

Verville avala quelques gorgées de la liqueur opaline que contenait son verre.

—Comme ça, chère enfant, reprit-il bientôt de son ton léger, vous trouvez que j'aurais mauvaise grâce à blâmer le sentiment tout platonique que vous éprouvez pour Léopold et que Léopold éprouve pour vous ? Ce n'est, en effet, qu'un enfantillage ; mais il est une philosophie que l'on ne saurait exiger d'un mari. Si donc Léopold revenait un jour...

—Croyez-vous réellement qu'il reviendra ? interrompit Nathalie, pour qui cette pensée dominait toutes les autres. Avant que Verville eût pu répondre, madame Hubert

de la maison et s'approcha des deux époux avec empressement. Elle reconnut d'un coup d'œil que sa fille avait pleuré.

—Bon ! voilà, monsieur, que vous aurez tourmenté encore cette pauvre enfant ! dit-elle avec aigreur, je ne sais ce qui s'est passé, mais vous avez tort, toujours tort et vous mériteriez... Enfin nous causerons de cela plus tard... Pour le moment, on vous attend au salon et il s'agit d'affaires sérieuses, à ce qu'il paraît.

—Qui donc me demande, madame ?

—Il y a d'abord l'excellent docteur Colardeau, sa mine est si renversée que je n'ai pas osé lui parler de cette douleur qui m'est venue dans le bras...

—Je sais ce qu'il me veut, répliqua Verville ; mais n'est-il pas seul ?

—Il est accompagné d'un monsieur, qui dit être un homme de loi de Z*** et qui s'appelle... attendez... oui, c'est cela... il s'appelle Blérot.

Verville pâlit et se leva.

—Blérot ! répéta-t-il, est-ce bien là le nom de la personne qui accompagne le docteur ?

—Oui, j'en suis sûre... Tous les deux prétendent avoir des choses graves à vous communiquer en particulier.

Verville était en proie à une anxiété évidente ; toutefois, avant de s'éloigner, il dit à Nathalie en s'efforçant de sourire :

—J'espère, chère petite, que vous n'attachez pas trop d'importance à mes taquineries ? Vous le savez, j'affirme en riant les choses que je ne pense pas... peut-être parce que je crois de voir être discret sur celles que je pense.

Ce revirement, auquel son mari ne l'avait pas habituée, parut surprendre Nathalie, mais elle ne répondit rien. Verville ajouta avec douceur, en s'adressant à madame Hubert :

—Restez auprès de votre fille, madame, et tâchez de ne pas trop l'irriter contre moi, car son affection m'est précieuse.

Et il s'éloigna à grands pas.

Dans le salon, il trouva les deux personnes qu'on lui avait annoncées. Le docteur avait boutonné jusqu'au col cette longue redingote qui semblait destinée à rehausser sa petite taille. Il tenait à la main son chapeau et laissait voir son front chauve en ce moment chargé de nuages. Son compagnon, tout vêtu de noir, aux yeux enfoncés, avait un extérieur froid et austère. L'un et l'autre ne songeaient pas à s'asseoir dans ce salon où ils ne venaient peut-être pas en amis, et promenaient autour d'eux des regards distraits.

Le maître du logis, au contraire, affecta beaucoup d'aisance et de cordialité pour les recevoir.

—Enchanté de vous voir, messieurs ! dit-il, veuillez prendre des sièges... J'espère, monsieur Blérot, que vous vous êtes toujours bien porté depuis ma dernière visite à Z*** ? Et vous, mon cher docteur, quel bon ven vous amène ? Auriez-vous enfin des nouvelles de d'Hercourt ?

Les visiteurs s'assirent.

—Des nouvelles, monsieur ? répliqua Colardeau d'un ton glacial ; M. Blérot et moi, nous pensons que vous êtes seul capable de nous en donner.

—Moi, messieurs ! Y songez-vous ? Nous n'avons vu ce pauvre garçon qu'un instant depuis son arrivée dans le pays, et j'ignore absolument les affaires qui l'y ont rappelé, il a été discret avec nous, comme avec tout le monde sans doute.

—Quoi ! monsieur, demanda Blérot avec une petite voix aigre qui lui était particulière, ignorez-vous vraiment ce qu'est devenu le lieutenant d'Hercourt, votre ancien pupille ? Cepen-
dant sa disparition fait peser sur vous plus de responsabilité que vous ne l'imaginez.

—Que voulez-vous dire, maître Blérot ? reprit Verville en essayant de prendre son ton railleur, en quoi, je vous prie, serais-je responsable si un jeune homme émancipé, fort résolu et fort tenace dans ses résolutions, a eu la fantaisie de se rendre un soir au phare de Plouharel, où il a été enlevé par des Anglais ? Encore une fois, quelle responsabilité ai-je pu encourir dans tout cela ?

—Il sera facile de démontrer, monsieur, que vous avez le

plus grand intérêt à la disparition et même à la mort de votre ancien pupille. Quand vous avez passé à Z***, vous êtes venu me trouver à mon étude, et je n'ai pas voulu vous dire pour quel motif j'avais réclamé instamment une conférence avec lui ; je peux vous le dire à cette heure, afin que vous compreniez bien la gravité de votre situation.

—Dites le, maître Blérot ; ma foi ! cela me fera plaisir.

—Eh bien ! donc, monsieur, on compulsant les papiers de l'étude d'avoué dont je suis acquéreur depuis quelque mois, j'ai trouvé la preuve que des détournements importants, compliqués de faux, ont été commis, tant par feu M. Désormes, mon prédécesseur, subrogé-tuteur de M. Léopold d'Hercourt, que par le tuteur en titre... qui vous est connu. Le produit de ces détournements, qui monte à une centaine de mille francs avec les intérêts depuis huit ou dix années, n'a pas passé peut-être dans la caisse de Désormes, et mon prédécesseur, j'imagine, a péché par faiblesse, par ineptie plutôt qu'autrement : mais je suis en mesure d'établir par quelles manœuvres coupables ce vol a été accompli ; et, comme je ne veux pas être complice d'un pareil délit, commis dans mon étude, j'ai écrit à M. Léopold d'Hercourt avec l'intention de lui apprendre la vérité.

Verville partit d'un éclat de rire, qui ne paraissait par très naturel.

—Ah ça, Blérot, s'écria-t-il, vous moquez-vous de moi ? Il n'y a pas eu de détournements dans l'affaire de ma tutelle, à moins que Désormes, qui était un peu brouillon, n'ait fait quel que balourdise à mon insu. Du reste, les comptes ont été approuvés depuis longtemps par le tribunal, par d'Hercourt lui-même, j'ai obtenu décharge en règle et je ne vois pas en quoi tout ceci me regarde.

—C'est une question à traiter, monsieur. Quant à moi, j'étais bien résolu à ne pas ébruiter cette découverte avant d'avoir pris les ordres du lieutenant d'Hercourt. Mais comme, à votre instigation peut-être, il ne s'est pas rendu à mon appel ; comme d'autre part, il a disparu récemment dans des circonstances singulières, ma conscience me commandera de m'adresser à la justice, si vous ne me fournissez de explications satisfaisantes.

Eh ! tonnerre ! quelles explications voulez-vous que je fournisse ? répliqua Verville avec colère ; je ne sais plus rien des affaires de Léopold d'Hercourt ; je ne le fréquente presque plus, et le docteur vous dira qu'à Paris je l'ai rencontré par hasard aux courses de Longchamps. Ici je ne l'ai vu qu'une minute. En se rendant au phare de Plouharel, il voulait, je crois, s'emparer d'un objet oublié par cet Anglais qui l'avait blessé. Ne m'en demandez pas davantage, car je ne sais rien de plus.

—Soit, monsieur ; mais, je le répète, une seule particularité me frappe : à cause des revendications que M. d'Hercourt serait en droit d'exercer contre vous et du dommage qui en résulterait pour votre considération, vous avez tout intérêt à la mort de ce malheureux jeune homme.

—Je ne m'en doutais pas et vous me l'apprenez, maître Blérot ; j'en subirai les conséquences.

Il y eut une pause assez longue.

—A mon tour, monsieur de Verville, dit enfin le docteur Colardeau, permettez-moi de vous poser quelques questions. Je suis l'ami de Léopold d'Hercourt, je possède toute sa confiance et j'en sais sur certaines choses beaucoup plus long que vous ne pouvez le supposer. Dans votre propre intérêt donc, je vous prie de répondre de la manière la plus franche.

Verville fit un signe de consentement.

—Ainsi, par exemple, poursuivit le petit major, voulez-vous me dire depuis quelle époque vous n'avez pas vu votre nouvel ami, lord Arthur Mac Aulay, le fils de ce pauvre voisin qui a péri si misérablement ?

—Pourquoi me demandez-vous cela ? dit Verville avec un embarras mal dissimulé ; quel rapport y a-t-il entre lord Mac Aulay et... l'affaire dont il s'agit ?

—Un rapport bien simple ; d'Hercourt était convaincu que lord Arthur Mac Aulay et Tom Sandons, l'assassin du phare, ne sont qu'une seule et même personne.

Verville éprouva visiblement une secousse, une sueur froide mouilla son front. Cependant il répondit, en s'efforçant toujours de paraître gai :

—Bon ! je croyais qu'on en avait fini avec ce malentendu et que lord Arthur avait fourni des preuves tellement nettes, tellement décisives...

—Ces preuves ont besoin d'être contrôlées, monsieur, et nous commençons à soupçonner sur quoi elles se fondent... Mais vous ne m'avez pas répondu. J'ai eu l'honneur de vous demander depuis combien de temps vous avez vu lord Mac-Aulay ?

—Eh ! pardieu ! depuis que j'ai quitté Paris et que je suis allé prendre congé de lui à son hôtel du faubourg Saint-Honoré, où il est sans doute encore.

—Êtes-vous sûr qu'il y soit et qu'il n'ait pas quitté Paris, même avant vous ? M. d'Hercourt et moi, nous avons lieu de penser qu'il se trouvait dans notre train, avec des personnes de son intimité, et qu'il est arrivé à Z*** en même temps que nous.

—Ainsi vous l'avez vu et reconnu ?

—Autant qu'on peut reconnaître un homme qui se déguise et se cache. Nous avons encore deviné sa présence à un autre signe : c'est que nous avons failli être assassinés, la nuit, dans le wagon du chemin de fer... Mais laissons cela... Afin de vous prouver que je suis bien instruit, n'avez-vous pas rencontré lord Mac-Aulay et son confident Georges à la Maison-Geise, le jour même où mon ami a eu la fatale pensée de se rendre au phare de Plouharel ?

Ces énonciations étaient si précises, le docteur paraissait si bien au courant de certains détails, que Verville ne crut pas devoir nier davantage.

—Peut-être, en effet, reprit-il, ai-je vu Mac-Aulay dans le pays ; mais, s'il a des motifs pour ne pas s'y montrer ou s'il a réclamé de ma loyauté le secret de son arrivée, personne ne saurait m'obliger à répondre sur ce point... Enfin, monsieur Colardeau, en quoi, je vous le répète, tout cela peut-il avoir rapport avec la disparition de mon ancien pupille ?

—Ne le comprenez-vous pas ? Ce Mac-Aulay, ou Tom Sandons, comme on l'appelle autrement, est l'ennemi mortel du pauvre lieutenant, il existe entre eux une guerre acharnée, et, selon toute apparence, la disparition du lieutenant d'Hercourt est due aux coupables machinations de lord Mac-Aulay.

Chaque parole du docteur semblait être pour Verville une révélation.

—Je ne puis croire, monsieur, reprit-il, que lord Mac-Aulay, un homme du monde, un futur pair d'Angleterre, soit capable de pareilles infamies... Et moi même, si je ne me trompe, vous me considéreriez comme le complice, volontaire, ou involontaire, des machinations dont vous parlez ?

—J'espère encore qu'il n'en est rien, monsieur de Verville, répondit Colardeau avec tristesse. Je vous sais léger, railleur, passablement égoïste, et personne n'ignore que, hors du toit conjugal, vous menez parfois joyeuse vie... Mais il y a loin de là aux abominations dont on pourrait vous soupçonner, même au crime que vous reproche Blérot et que la justice est seule capable d'apprécier... Un mot pourtant encore : Pour quel motif avez-vous quitté Paris, où vous passiez le temps si agréablement et d'où vous ne paraissiez pas disposé à partir de si tôt.

—Il y a des choses assez difficiles à dire, docteur, répliqua Verville avec un embarras réel ou feint, néanmoins vous êtes un ami de la famille, et Blérot, en sa qualité d'homme de loi, doit comprendre le prix de la discrétion... Je vous avouerai donc que, sans être jaloux dans le sens ridicule du mot, je n'ai pu voir tranquillement Léopold revenir ici, où il devait avoir de fréquentes occasions de rencontrer ma femme. Madame de Verville est l'honneur même, cependant elle est jeune, inexpérimentée, peut-être y a-t-il eu entre eux quelques pourparlers, alors que l'on me croyait mort dans le naufrage du yacht, et je n'ai pas voulu laisser ces jeunes gens exposés à de fâcheuses tentations. Aussi, après avoir invité

moi-même mon ancien pupille à visiter Nathalie, ai-je éprouvé je ne sais quelles sottises appréhensions quand Léopold a été en route... N'y tenant plus, j'ai coupé court aux folies parisiennes, et je suis parti pour Plouharel, où je suis arrivé vingt-quatre heures après votre ami.

Ces explications paraissaient toutes naturelles, eu égard au caractère bien connu de Verville, et les deux visiteurs se regardèrent avec hésitation. Verville, voyant l'effet favorable qu'il produisait, poursuivit d'un ton doucereux :

—Allons ! messieurs, pourquoi persister à m'imputer des événements auxquels je suis à fait étranger ? Je ne redoute pas l'enquête dont me menace M. Blérot au sujet de mes comptes de tutelle, et, pour en finir avec d'indignes soupçons, je suis prêt à la provoquer moi-même. On saura alors qui est le vrai coupable... Quant à l'entente secrète que l'on me suppose avec lord Mac-Aulay, j'ignore absolument ce que l'on veut dire. Mes relations avec lui sont celles d'un homme du monde avec un autre homme du monde ; elles ne touchent en rien Léopold d'Hercourt. Si lord Mac-Aulay était la même personne que Tom Sandons, l'assassin de Léopold, le grossier personnage qui a si gravement offensé madame de Verville, conserverais-je avec lui les moindres rapports ? Quels avantages pourrais-je y trouver ? Dans quel but partagerais-je la responsabilité des crimes dont on l'accuse... bien à tort sans doute ? J'espère donc, messieurs... mes amis... que vous renoncerez à des soupçons, blessants pour moi et que je n'ai pas mérités. Cet attentat contre d'Hercourt me touche plus que personne ; aussi suis-je disposé à joindre mes efforts aux vôtres pour retrouver les traces de ce brave jeune homme que j'estime, que j'aime, malgré ses étourderies, et j'espère que, tous ensemble, nous y réussirons.

Cette défense, car c'en était une, ne manquait ni d'adresse ni même de solidité. Cependant les deux visiteurs n'étaient peut-être pas convaincus, car le docteur reprit bientôt :

—Je veux vous croire... Mais, vous en conviendrez, les considérations que je viens d'énumérer peuvent donner sur votre compte d'étranges idées. Les importants recours que votre ancien pupille est dans le cas d'exercer contre vous, vos relations avec ce lord Mac-Aulay, dont la réputation est fort mauvaise, légitiment les présomptions les plus fâcheuses. Si donc, ce qu'à Dieu ne plaise, le lieutenant d'Hercourt ne réparait pas, mon devoir et celui de M. Blérot seraient tout tracés : Nous informerons la justice de ce qui est à notre connaissance, et l'instruction suivra son cours.

—Oui, ajouta Blérot, mais nous ne pouvons rester indéfiniment dans l'attente. Si, à partir d'après-demain, le lieutenant d'Hercourt n'a pas reparu, nous serons dans l'obligation d'aviser.

Les traits de M. de Verville se rembrunirent de nouveau. Il avait cru un moment ses adversaires réduits au silence, et le danger se manifestait aussi terrible que jamais.

—Messieurs, reprit-il d'un ton qui n'avait plus rien de son assurance habituelle, songez, je vous en conjure, à la cruelle position où vous me placez. Léopold peut être libre, bien portant quelque part, et n'être pourtant pas revenu à Plouharel dans deux jours ; or, si peu fondées que soient vos accusations contre moi, réfléchissez à l'éclat funeste, au scandale...

—Si ces accusations n'ont aucun fondement, monsieur, dit le docteur, vous en triompherez sans peine... Pour moi, je n'abandonnerai pas plus longtemps au hasard le sort de mon malheureux ami. Il importe que, dans le plus bref délai, la lumière se fasse sur cette ténébreuse aventure... Ne croyez pas, du reste, que je demeure inactif. J'ai remué déjà ciel et terre pour apprendre ce qu'est devenu ce pauvre d'Hercourt. Je reviens de Z***, où, avec l'assistance de Blérot, fort expérimenté en pareille matière, je n'ai négligé aucune des démarches réclamées par l'état des choses. L'autorité maritime est avertie ; le télégraphe a joué dans toutes les directions, et l'on croit connaître le navire anglais qui s'est permis cet acte de brigandage au phare de Plouharel. C'est pour la seconde fois que ce phare isolé est l'objet de semblables attaques, et l'affaire

va prendre la tournure la plus sérieuse. Enfin, si un de ces forbans se présente, demain ou plus tard, chez Bidouret pour réclamer l'objet oublié là-bas, comme il l'a annoncé, il sera infailliblement mis en arrestation : toutes les mesures sont prises en conséquence.

—Puissent-elles réussir, messieurs ! s'écria Verville avec une chaleur très sincère en apparence ; oui, je souhaite vivement que le misérable ennemi de d'Hercourt soit enfin arrêté, d'abord parce qu'il pourra, je l'espère, nous donner de bonnes nouvelles de Léopold et puis, parce que l'on s'assurera alors que je n'ai trempé en rien dans un complot. Cependant, car il faut tout prévoir, si le scélérat n'osait se présenter au jour fixé, n'attendrez vous pas que, les faits étant mieux connus

—Nous attendrons deux jours, répliqua Blérot en se levant pour se retirer.

—M. Blérot tient particulièrement à l'honneur de son étude d'avoué, dit Verville avec amertume, et il en veut peut-être à son prédécesseur d'une spéculation avantageuse dont il n'a pas eu sa part... Mais vous, Colardeau, vous êtes depuis longtemps le médecin, l'ami de ma famille et le mien... Ne m'épargnez-vous pas, jusqu'à plus ample information, les ennuis d'un scandale inutile ?

Le docteur s'était levé à son tour.

—De nouvelles informations ne serviraient à rien, répliqua-t-il en détournant les yeux. Nous prendrons patience pendant deux jours... Mon affection pour le lieutenant, ma conscience, mon devoir ne me permettent pas de retarder davantage les mesures imposées par la nécessité.

En même temps les visiteurs saluèrent froidement et se retirèrent, tandis que Verville restait morne et accablé, sans même songer à les reconduire.

VIII

LES INTERROGATOIRES

Le lendemain matin, il y avait, dans une maison de pêcheur à Plouharel, une réunion à laquelle semblaient s'intéresser vivement les marins et les femmes qui rôdaient sur le port.

Cette maison, vieille, branlante, d'une malpropreté toute bretonne, était occupée par Bidouret et sa famille, quand le service, comme en ce moment, ne les appelait pas au phare. La salle du rez-de-chaussée, où se tenait la réunion, semblait en être la pièce la plus importante. Cette salle n'avait pour plancher que la terre nue, pour plafond que les poutres saillantes de l'étage supérieure. Les meubles étaient lourds et grossiers ; les murs avaient pour unique ornement des images de saints brutalement coloriés. Dans les coins, des filets de pêche, des crocs et des avirons, annonçaient la demeure d'un marin, en même temps que deux vieux fusils, suspendus au manteau de la cheminée, trahissaient l'ancien chouan ou le braconnier. Toutefois, cet intérieur ne sentait nullement la misère. La planche suspendue au plafond, au dessus de la table massive, était chargée d'énormes miches de pain ; des quartiers de lard pendaient ça et là comme des lustres ; des poules venaient picorer tout près du foyer ; et certains grognements sourds faisaient présumer que le saloir serait bien garni aux fêtes de Noël prochaine.

Bidouret se trouvait là avec sa fille Marianne et le second gardien Jean Canté ; quant à Gaspard, qui était pêcheur quand son service ne le retenait pas au phare, il venait de partir avec les bateaux pour aller traîner le chalut au large.

Le gardien-chef n'avait plus le tablier huileux dont il s'affublait dans l'exercice de ses fonctions, et portait le costume des marins de la douane. Jean Canté avait aussi le chapeau ciré et la chemise à collet bleu des marins de l'État. Enfin Marianne s'était parée pour la circonstance d'une belle coiffe blanche et d'un fichu de laine qui croisait sur la poitrine. Tous semblaient s'être endimanchés en vue de l'assemblée actuelle.

Sur la table grasseuse, à demeure au milieu de la salle, un greffier écrivait, tandis que M. Morin, le juge de paix, procé-

daît à une enquête sur les événements accomplis au phare quelques jours auparavant. Le jeune magistrat avait pris un air de gravité qui ne lui était pas ordinaire. Aucun détail naïf, aucune excentricité de langage ne pouvait lui arracher un sourire. Il se déridait seulement un peu quand il se tournait vers le docteur Colardeau, qui avait obtenu par grâce spéciale d'assister à cet interrogatoire, tandis que Blérot avait retourné à Z***.

Le greffier, sur l'ordre du juge, venait de lire aux assistants le procès-verbal de leurs déclarations ; cette lecture terminée, Morin reprit avec un redoublement d'emphase :

—Est-ce bien là ce que vous avez dit, mes braves gens ? N'avez-vous aucune observation à faire sur la rédaction de vos réponses ? On ne saurait mettre trop d'exactitude en pareil cas. Songez que ce procès-verbal va être envoyé à nos consuls, à nos ambassadeurs, et que la violation du droit national étant bien constatée, il peut en résulter des événements politiques de la plus haute importance.

Les gardiens et la gardienne, intimidés par la solennité de cette adjuration, ne répondirent que par un signe d'assentiment.

Le juge de paix reprit :

—Maintenant, mes amis, réfléchissez bien à ce que je vais vous demander... Quelqu'un de vous se souvient-il d'avoir vu autrefois un ou plusieurs de ces marins, charbonniers ou pêcheurs, qui ont violé le territoire français, se sont portés contre vous à des actes coupables et ont osé emmener prisonnier M. le lieutenant d'artillerie Léopold d'Hercourt ?

Bidouret et sa fille se regardèrent avec embarras.

—Il me semble, répondit enfin Bidouret, que l'un des chefs, malgré sa figure noireie, ne m'était pas inconnu et j'ai dans l'idée...

—Mais vous n'en êtes pas sûr, père ! interrompit Marianne ; vous avez juré de dire la vérité ; et, pour parler, il faut être vingt fois certain.

Le juge de paix se redressa majestueusement.

—Marianne Gaspard, s'écria-t-il, vous ne devez influencer en rien les réponses de votre père. Attendez qu'on vous interroge à votre tour.

—Eh ! monsieur Morin, répliqua Marianne d'un ton d'humeur, comment me tenir tranquille quand je vois mon père friser l'enfer de si près ? Que feriez-vous, vous, si vous voyiez l'âme de votre père en perdition pour avoir avancé quelque chose dont il n'était pas sûr ?

—Il ne s'agit pas d'affirmer une chose hasardée ; on exprime un doute, un soupçon.

—Tout de même, monsieur le juge, reprit le gardien-chef, "la petite" a raison. On peut avoir une idée, mais quand on risque sa place en paradis...

—Exposez toujours votre idée, Bidouret.

Les scrupules du bonhomme étaient éveillés ; il fut impossible de le décider à parler. Pressé de questions, il finit par déclarer nettement qu'il n'avait reconnu personne, ce qui lui valut un signe d'approbation de la part de sa fille.

Morin poursuivit avec dépit :

—Je suis convaincu, Bidouret, que vous ne nous dites pas tout ce que vous pourriez dire... Mais passons... A présent, allez me chercher l'objet qui semble avoir été la cause du conflit entre Léopold d'Hercourt et les Anglais, et qu'on assure être une petite cassette d'acier, enfermée dans un sac de cuir.

Marianne eut encore un moment d'inquiétude.

—Avec votre permission, monsieur le juge, reprit Bidouret qu'est-ce que vous pourriez bien faire de la chose, sans vous commander ?

—D'abord l'examiner pour m'assurer si cette cassette n'est pas de nature à éclairer la justice, et puis...

—Et puis vous la saisissez au nom de la loi, n'est-ce pas ?

C'est possible.

—Alors, monsieur le juge, répliqua le gardien-chef d'un ton délibéré, il n'y a pas moyen de vous satisfaire pour cette fois.

—Pourquoi donc ?

—Parce que j'ai juré devant Dieu... la bonne Vierge et tous

les bons saints du paradis, de rendre cette cassette à l'homme qui l'a oublié au phare et qui doit venir un de ces jours la réclamer. Cet homme est un brigand j'en conviens. Mais je n'ai pas à finasser avec ma conscience et le salut de mon âme... Quand vous devriez me tuer, je tiendrai mon serment.

Marianne battit des mains.

—C'est bien cela, père, s'écria-t-elle ; le recteur de la paroisse vous approuvera.

Cette résistance inattendue surprit le jeune juge de paix. Il s'écria avec colère :

—Quoi ! Bidouret, vous fonctionnaire public, vous refusez d'obéir à l'autorité légale ? Savez-vous que je peux mander les gendarmes, faire opérer une perquisition, et m'emparer de cette cassette, malgré vous et votre famille ?

Ce mot de "gendarmes," qui sonne toujours si mal aux oreilles des marins, causa un certain malaise à Bidouret. Marianne crut qu'il allait fléchir.

—Père, murmura-t-elle en étendant le bras vers les images qui décoraient la muraille, la Sainte Vierge et Saint-Michel vous regardent !

Bidouret rassura sa fille par un sourire.

—Vous pouvez faire appeler les gendarmes, monsieur le juge, répliqua-t-il ; je les défie bien de trouver la boîte à l'endroit où je l'ai cachée et que seul je connais.

Marianne semblait ravie, tandis que Jean Canté disait avec admiration :

—Ah ! monsieur Bidouret est un malin, malgré son air de n'y pas toucher... et il sait comment on manœuvre une barque par tous les vents !

Morin et le docteur s'étaient remis à causer bas avec vivacité. Bientôt le juge de paix reprit :

—Je vois avec peine, Bidouret, que par un scrupule tout à fait puéril, vous vous croyez obligé de tenir parole à un scélérat... Etes-vous vraiment déterminé à restituer la cassette à ce Tom Sandons, quand il viendra la demander ?

—Pourquoi pas, monsieur le juge ? répliqua le gardien-chef avec une simplicité austère ; je suis un pauvre chrétien et je vais mon chemin tout droit. Je ne veux pas risquer la damnation en violant mon serment.

—Encore une fois, c'est de l'enfantillage... Si vous vous obstinez à me refuser cette cassette, je prendrai des mesures pour que l'Anglais Tom Sandons soit arrêté quand il se présentera.

—Cela ne me regarde pas, monsieur le juge ; il me suffira de tenir honnêtement ma promesse à son égard. Je ne dirai pas un mot, je ne ferai pas un geste pour mettre l'Anglais dans l'embarras.

—C'est cela, père ! s'écria Marianne. Il ne faut rien avoir à vous reprocher, car on ne plaisante pas avec le bon Dieu... Mais moi, monsieur le juge, poursuivit-elle avec un sourire fin, si je peux découvrir quelque chose, soyez assuré que je vous en ferai part.

—Quoi ! la Marianne ; tu te mets contre moi ? Tu voudrais... Il suffit je me défierai.

—Et vous aurez raison, père ; c'est votre devoir... Défiez-vous de moi comme de tout le monde, je ne vous dis que ça.

Le juge de paix et Colardeau virent avec plaisir Marianne se ranger de leur côté et leur promettre le secours de sa subtilité féminine contre la bonhomie du gardien-chef. Du reste, la suite de l'interrogatoire n'amena aucune révélation nouvelle ; et bientôt Morin, après avoir accompli les formalités d'usage, leva la séance.

En s'éloignant avec Colardeau, il lui demanda :

—Pensez-vous, docteur, que ce Tom Sandons aura l'audace de se présenter chez Bidouret, comme il l'a annoncé ?

—Si cet homme répond à l'idée que je m'en suis faite, il viendra certainement ; sa témérité paraît dépasser toute croyance.

—En ce cas, je vais m'arranger pour qu'une surveillance, rigoureuse mais occulte, s'exerce autour du gardien-chef. Toutes ses démarches seront épiées soit de jour soit de nuit.

—Prenez vos précautions, car l'Anglais est aussi rusé qu'audacieux.

—Toute personne inconnue qu'on verra rôder dans le pays sera arrêtée.

—Eh ! qui vous dit qu'il n'y a pas déjà... Mais soit... Ne négligez aucune des mesures que vous suggérera la prudence... De mon côté, je continuerai mes recherches à l'égard de mon malheureux ami, et peut-être apporterai-je bientôt à la justice une aide inattendue.

Puis, sans vouloir s'expliquer davantage, Colardeau prit congé du juge de paix.

Comme on l'a vu, aucune allusion n'avait été faite encore par le docteur à l'identité de Tom Sandons avec lord Arthur Mac-Aulay, ni à l'intervention secrète de Verville dans ces intrigues. Les délais convenus n'étaient pas expirés, et Colardeau sentait avec quels ménagements il devait agir lorsque tant d'intérêts sérieux se trouvaient en jeu. Cependant, il ne perdait pas de vue cette partie importante des informations et, après avoir quitté le magistrat, il résolut de pousser jusqu'à la Maison-Grise, où il comptait rencontrer Patrick.

Les gens de Plouharel, habitués à le voir aller et venir pour visiter ses malades, ne s'étonnaient pas de sa présence sur les chemins ; aussi put-il gagner l'habitation du feu lord sans avoir éveillé la curiosité.

Cette habitation paraissait, ce jour-là, plus lugubre encore qu'à l'ordinaire. Les volets des fenêtres en étaient hermétiquement clos et on l'eût crue inhabitée. La grille de fer qui précédait la cour était fermée aussi ; et le visiteur ayant tiré le bouton de cuivre, qui correspondait avec une sonnette intérieure, un tintement lointain sembla résonner dans des appartements vides.

On tarda longtemps à répondre. Colardeau se fût confirmé dans l'idée que la maison était abandonnée, si, dans la petite écurie qui formait un des côtés de la cour, il n'eût entendu des piaffements annonçant la présence d'un ou de plusieurs chevaux. Cette circonstance était assez étonnante, car depuis longtemps il n'y avait plus de chevaux à la Maison-Grise, et elle prouvait que le bâtiment devait être encore occupé. Le docteur allait sonner de nouveau, quand un bruit de sabots retentit dans la cour, et la vicille Yvonne accourut.

—Sainte Vierge ! monsieur le docteur, dit-elle d'un air effaré, est-ce bien vous ? J'étais loin de m'attendre...

—C'est moi, en effet, Yvonne ; puis-je voir M. Patrick ?

—Non... oui... je ne sais pas.

—Ah ! ça, que me chantes-tu là, ma pauvre Yvonne ? Oui et non... est-ce là une réponse ?

—Ah ! monsieur le docteur, il se passe des choses... on ne sait plus où l'on a la tête.

—Que se passe-t-il donc ? Serait-il arrivé du monde ici par hasard ?

La vieille parut s'apercevoir qu'elle avait trop parlé.

—Non, non, monsieur, répliqua-t-elle ; sainte Vierge ! qui pourrait nous venir ? Seulement, M. Patrick a de si drôles d'idées depuis... depuis le malheur...

En ce moment, Patrick se montra sur le seuil de la maison.

—Ah ! ça, Yvonne, lui dit-il tranquillement, pour quoi empêche-vous l'entree M. Colardeau ?

La vieille demeura stupéfaite et balbutia quelques paroles inintelligibles. Colardeau ne s'en inquiéta pas, et traversant la cour, il rejoignit Patrick qui l'introduisit dans le salon vert, où les fenêtres fermées laissaient à peine pénétrer un peu de lumière.

Patrick presenta un fauteuil au visiteur et s'assit lui-même en silence sur un tabouret. Malgré l'obscurité, le docteur ne tarda pas à reconnaître que l'ancien valet de confiance se livrait, en ce moment, à une de ces lubies qui lui donnaient la réputation d'un idiot. Ce jour-là, sa manie consistait à tenir avec ses doigts écartés un bout de ficelle dont il formait toutes sortes de figures bizarres, à la manière des enfants. Colardeau, après lui avoir demandé de ses nouvelles, s'écria brusquement :

—Ah ! ça, Patrick, à quoi pensez-vous ? Pour Dieu ! laissez un moment cette maudite corde et tâchez de me répondre comme un homme.

Patrick se mit à rire de son rire niais.

—Ne dites pas de mal de la corde, monsieur le docteur, répliqua-t-il ; nous l'estimons fort dans la vieille Angleterre... C'est elle qui nous débarrasse des malfaiteurs, des meurtriers, des... parricides ? Ah ! si, en France, on voulait en faire un bon emploi, au lieu de ces moyens ridicules, ignobles, qui soulèvent le cœur ! Jamais un gentilhomme ne saurait se soumettre à de pareilles infamies.

Il se mit à multiplier avec dextérité les nœuds et les circonvolutions de sa ficelle.

—Cela ne prendra pas, monsieur Patrick, reprit Colardeau ; vos excentricités me sont fort suspectes... Mais pourquoi diable restez-vous enfermé ici, dans l'obscurité, contre toutes les règles de l'hygiène et du sens commun ?

—Ah ! c'est que je vais partir, et quand vous reviendrez à la Maison-Grise, je n'y serai plus.

—Où donc allez-vous, Patrick ?

—Je l'ignore.

—Comptez-vous rester en France ou retourner en Angleterre ?

Patrick était parvenu à former autour de ses doigts, au de la ficelle une espèce de *lacs d'amour*, et s'écria avec une joie naïve en le montrant au docteur :

—La corde ! la corde !

Colardeau haussa les épaules.

—Allons ! reprit-il, vous ne voulez pas me répondre... Je laisserai donc à quelqu'un de plus autorisé le soin de vous interroger... Cependant, un mot encore, Patrick : le lieutenant d'Hercourt, cet excellent jeune homme, que vous avez connu tout enfant et que vous aimiez, a été pris par des scélérats de votre nation au phare de Plouharel et, selon toute apparence, ils l'ont assassiné.

Cette fois l'idiot cessa de tortiller autour de ses doigts l'impatiente ficelle.

—Ils ne l'ont pas tué ! s'écria-t-il d'une voix tremblante ; pourquoi l'auraient-ils tué ?

—Ah ! ce Tom Sandons, qui l'a déjà frappé et qui le guettait encore au phare de Plouharel, est un rude coquin... Vous connaissez Tam Sandons peut-être ?

—Non.

—Vous croyez ?... C'est lui qui, dans la chambre de mylord, s'est emparé de la cassette d'acier où se trouve le fameux diamant l'Œil de Vichnou.

—Non, non, répéta Patrick avec une sombre obstination.

—La preuve, poursuivit Colardeau, c'est que, pressé de quitter le phare après sa tentative de meurtre contre d'Hercourt, il y a oublié la cassette ; elle est maintenant entre les mains des gardiens, et c'est pour la revoir qu'il a engagé un nouveau conflit avec le lieutenant.

Patrick, l'œil fixe, paraissait réfléchir.

—Cela ne peut être, reprit-il, avec un égarement visible ; ou bien ils auraient été deux... A moins...

Il fut interrompu par un bruit assez fort qui s'élevait d'une pièce voisine ; on eût dit qu'un meuble venait brusquement d'en choquer un autre. Le docteur courut à la porte derrière laquelle le bruit s'était fait entendre, mais elle était solidement fermée.

—Qui est là ? Qui nous écoute ? s'écria-t-il.

Après avoir tenté inutilement d'ouvrir, il regarda par le trou de la serrure. La pièce si bien close était redevenue silencieuse et l'intérieur semblait très obscur.

Patrick s'était remis à jouer avec son bout de corde.

—Il n'y a personne, répliqua-t-il d'un ton singulier ; le jour comme la nuit, j'entends ainsi les meubles se mouvoir, les planchers craquer dans les chambres désertes... Je sais ce que cela veut dire.

—Et que veut dire cela, Patrick ?

—C'est *lui* qui erre dans son ancienne demeure et me rappelle mon devoir.

—Qui, lui ?

—MON MAÎTRE, ou plutôt son *double*, comme nous disons dans notre Ecosse.

Puis, se tournant vers la porte fermée, il ajouta à voix haute :

—Maitre, J'OBÉIRAI.

Colardeau se demandait si cette folie était réelle ou simulée ; désespérant d'obtenir aucun éclaircissement, il se leva pour partir.

—J'ai bien peur, Patrick, dit-il, que le *maitre* dont vous tirez vos inspirations, ne vous conseille mal... Mais nous nous reverrons, avant votre départ, et peut-être des événements nouveaux vous décideront-ils à descendre un peu des hauteurs nébuleuses où vous paraissez vous complaire... J'avais espéré que vous m'aideriez à retrouver mon ami Léopold d'Hercourt ou à le venger ; je me suis trompé.

Patrick manifesta une agitation extraordinaire. Ses yeux brillèrent, ses lèvres remuèrent comme s'il allait parler ; mais, avant qu'aucun son fût sorti de sa bouche, l'animation tomba. Le sourire idiot reparut sur son visage et il dit en reprenant son jeu enfantin :

—La corde ! la corde !... *Old England !*

Le docteur, impatienté, lui tourna le dos et sortit. Patrick l'accompagna en silence jusqu'à la porte de la maison. Là il s'arrêta et attendit, toujours en tortillant sa ficelle, que Colardeau eût franchi la grille de la cour.

Le petit major fit claquer cette grille avec colère :

—Ce gaillard m'a *roulé*, murmurait-il ; son idiotisme est feint ; cette maison, qui paraît vide, ne l'est pas du tout... Patience ! attendons seulement quelques heures encore et peut-être pénétrerons-nous ces mystères.

FIN

L'ÉPISODE QUI FAIT SUITE A POUR TITRE

L'ŒIL DE VICHNOU

AMOUR ET CRIME

L'agence de publicité **POIRIER, BESSETTE & CIE**, vient de mettre en vente dans tous les dépôts de journaux et dans toutes les librairies de la Province, le premier volume du magnifique roman **AMOUR ET CRIME**, actuellement en cours de publication dans **LA PRESSE**.

Le succès de cette œuvre a dépassé toutes les espérances, et les commandes arrivent de tous côtés. Le stock s'épuise rapidement. Adressez au plus vite votre adresse à

POIRIER, BESSETTE & CIE, 1540, Rue Notre-Dame, Montréal.

PRIX DU VOLUME, 15 Cts. FRANCO.

LA

BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B P. 138 ——— MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Gôlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancrède de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoies
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia

- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Volcurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernay
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance

- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Nabab
- 3 L'Arme Révélatrice
- 4 Le Comte d'Olligny
- 5 Le Parricide
- 6 Vingt ans à la Bastille
- 7 Nélida
- 8 Ginevra
- 9 Le Médecin des Folies,
 - 1re série, L'Hôtel du Grand Cerf
- 10 2e série, Une Erreur Judiciaire
- 11 3e série, Jeanno la Folle
- 12 4e série, Paula Baltus
- 13 5e série, Le Serment de Paula
- 14 6e série, L'Achat de la Maison des Folles
- 15 7e série, Le Drame de l'Albatros
- 16 8e série, Le Retour de l'Assassin
- 17 9e série, La pièce à conviction
- 18 10e série, L'Empoisonneur
- 19 11e série, Les exploits de Claude Marteau
- 20 12e série, La Place Saint-Jean
- 21 La Chasse à l'Héritage
- 22 Le Bal Masqué
- 23 Les Deux Sœurs
- 24 Le Revenant
- 25 Tom Sandons

VENTE SANS RESERVE
AU BON MARCHÉ
MAISON ALPHONSE VALIQUETTE
1869—RUE NOTRE-DAME—1871

GRANDE VENTE SANS RESERVE à 50 pour cent de réduction sans égard au coutant. A seul fin de clairer. Une réduction générale est faite sur toutes les lignes.
 La balance de nos marchandises d'été, comme suit : Seersuckers, étoffes à robes, couvre-pieds blancs et de couleur, satins, soies, ruban à ceinturon, cachemires noirs et de couleur, garnitures de fantaisie, robes d'enfants, cretonnes, essuies-mains et serviettes, toiles et damas, etc. Gants de kid, cols, collets, poignets, chemises blanches et de couleur, corps et caleçons, bretelles et mouchoirs. La balance de notre stock de bas.
 Toutes les marchandises ci-haut mentionnées seront vendues d'ici à la fin du mois d'Août, sans égard aux pertes encourues.

—) SPÉCIALITÉS (—

Coton blanc et jaune (double largeur), iudiennes, mousseline, coton barré et carreaté.
AUSSI : — Lot considérable de couvre-pieds blancs et de couleur, à être sacrifiés à 50 cents dans la piastre.
 Venez tous à la grande vente du

AU BON MARCHÉ
1869—RUE NOTRE-DAME—1871
ALPHONSE VALIQUETTE, PROPRIETAIRE

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE
BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par MM. J. LESSARD & CIE, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'équinoxe, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 19 OCTOBRE 1887

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, 19, rue St-Jacques, Montréal

J. N. LAMARCHE
RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent
 MONTREAL

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.

REGLAGE—PERFORAGE—NUMEROTAGE, ETC.

ECURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.